№ 4046.181

THE TRUSTEES OF THE
PUBLIC LIBRARY
OMNIVM
LVX
CIVIVM
OF THE CITY OF
BOSTON
1852 · 1878

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/unepagedamourrom00berl

Hector Berlioz

Une Page d'Amour romantique

4046.180

Lettres à Mme Estelle F...

Éditions
de la REVUE BLEUE
et de la REVUE SCIENTIFIQUE
41 bis, Rue de Châteaudun, PARIS.

PUBLIC LIBRARY
OF THE
CITY OF BOSTON

4977

Une Page d'Amour romantique

LETTRES INÉDITES A MADAME ESTELLE F...

EXTRAIT DE LA *REVUE BLEUE*

des 4, 11, 18 et 25 Avril 1903

HECTOR BERLIOZ

Une Page d'Amour romantique

4046.180

LETTRES INÉDITES A MADAME ESTELLE F...

ÉDITIONS
DE LA REVUE BLEUE
ET DE LA REVUE SCIENTIFIQUE
41 bis, RUE DE CHATEAUDUN — PARIS

Sept. 28. 1903

PRÉFACE

L'année 1903, qui doit marquer pour Berlioz la consécration décisive, ne lui eût point été une juste vengeresse des iniquités subies, si, en même temps qu'elle exaltait l'artiste et le plaçait à son vrai rang, elle n'avait, par des documents authentiques et nouveaux, montré ce qu'était l'homme. Déjà, il est vrai, nous possédions ses *Mémoires*, pages brûlantes de passion, qui nous dévoilèrent l'intimité de cette grande âme. Mais, de son aveu même, il faut les tenir pour incomplets. Dans leur page ultime, Berlioz nous dit clairement qu'ils doivent être suivis d'une correspondance qui constitue leur achèvement. Cette correspondance vient d'être retrouvée par les soins de M. Édouard Colonne, le célèbre chef d'orchestre qui a tant fait pour la gloire de Berlioz, et les lettrés en purent apprécier la va-

leur, car la *Revue Bleue*, grâce à l'aimable entremise de M. Hugues Imbert, en a donné la publication.

... A l'époque où parurent les *Mémoires*, on reprocha à Berlioz une prétendue fantaisie qu'il aurait introduite dans leur rédaction. Ses biographes s'ingénièrent à relever les contradictions existant, disaient-ils, entre certains passages et telles lettres déjà publiées... Singulière méconnaissance d'une âme où tout était roman, imagination, flamme ardente et concentrée!... où toutes les manifestations de la vie intérieure furent amplifiées, magnifiées par sa vertu inventive!... Tout à l'heure nous parlions d'*homme* et d'*artiste*. Mais c'est par une routine d'analyste qui entend plier aux habituelles catégories les multiples exemplaires d'humanité défilant sous ses yeux. On ne peut évidemment juger un Berlioz comme on juge un Taine. De celui-ci vous vous rappelez la déclaration fameuse dont je traduis simplement l'esprit : — Je fais deux parts de ma vie : l'une, celle de l'homme qui mange, qui boit, qui a des affaires, une femme et des enfants ; l'autre, celle de l'écrivain qui pense et fixe sa pensée. — Eh bien ! retournez exactement cette proposition du grand philosophe, et vous aurez Berlioz, le grand artiste... Chez lui, nulle distinction entre l'être qui agit et celui qui pense. L'homme et l'artiste sont identiques, *consubstantiels* si je

puis dire. Tout ce qu'il sent, tout ce qu'il éprouve, toutes les contractions de son cœur, il faut qu'aussitôt il les transforme en beauté : elles deviennent la matière de son art, et l'amour même, l'amour surtout, est la matière sublime qui naturellement, spontanément, chez lui se transmue en œuvre. Jamais le mot inspiration, si impropre à rendre compte de l'habituelle création artistique, ne fut plus apte à commenter une telle nature. Avec Berlioz il ne s'agit jamais, ne l'oublions pas, du bon ouvrier qui régulièrement, chaque jour, couvre ses pages d'une égale quantité de petits signes écrits, mais d'une production spasmodique, subordonnée en tout aux dérèglemens de son âme convulsive !

... Donc en 1864 — retenez bien la date, Berlioz vient d'avoir 60 ans — le compositeur retrouve celle que pour la première fois il aima à treize ans, jeune fille « aux brodequins roses », entrevue dans le somptueux décor des Alpes dauphinoises, la *Stella Montis*, comme il devait l'appeler plus tard, ou *Stella del Monte*, italianisant, par un besoin naturel de déformation romantique, ce nom d'Estelle qui était le sien : — « Le temps n'y peut rien, écrivait-il dans ses *Mémoires*. D'autres amours n'effacent point la trace du premier... J'avais treize ans, quand je cessai de la voir... J'en avais trente quand, venant d'Italie par les Alpes, mes yeux se voilèrent en

apercevant de loin le Saint-Eynard et la petite maison blanche et la vieille tour... Je l'aimais encore. J'appris en arrivant qu'elle était devenue... mariée... et tout ce qui s'en suit. Cela ne me guérit point. » — Si les *Mémoires* avaient poursuivi jusqu'à la fin de sa vie, il n'eût pas manqué d'ajouter : — J'avais soixante ans quand je la revis encore, après une nouvelle séparation de trente années, et non seulement mon amour n'en fut point diminué, mais il s'en exalta au contraire... — Ici les *Mémoires* s'arrêtent ; mais cette belle correspondance en tient lieu et les continue. Merveilleuse fidélité du cœur qui ferme les yeux sur les rides et les cheveux blancs, qu'en eussiez-vous dit, ô Chateaubriand, le plus inconstant des romantiques ! Qu'eussiez-vous dit de ce disciple en art, admirateur de votre génie, mais si distant de vous en amour !

Nous ne possédons pas les réponses de M^me^ Estelle F... et voilà certes, au premier abord, une regrettable lacune. Elle nous auraient fait toucher du doigt le saisissant contraste entre une âme de feu, mal adaptée à la vie, que ses puissantes facultés marquèrent dès l'origine pour une destinée malheureuse, et une nature posée, pleine de bon sens, comme Berlioz l'écrit lui-même, qui dut être la première étonnée d'une si inconcevable persévérance, stupéfaite mais non grisée d'un tel encens brûlé devant

son image. A tout prendre, il importe assez peu ; car sa prose, toute de raison, n'eût pas manqué de diminuer en nous cette image que son illustre adorateur se plaît à magnifier... et d'ailleurs le rôle efficace d'une telle muse, son *poème vivant*, n'est-il pas tout uniment d'entretenir l'ardeur sentimentale, créatrice par conséquent, dans cette imagination volcanique ? Au surplus les seules lettres de Berlioz nous permettent de reconstituer fidèlement ces réalités tout embaumées de romanesque. La première est du 30 septembre 1864. Sa requête initiale avait sans doute été mal accueillie, car nous y lisons une plainte significative : — « Il n'est pas possible que vous ayez pris la résolution de ne me répondre que par un silence méprisant, et de me traiter comme un misérable qui vous aurait offensé. — » Mais voyez, admirez avec quelle force il se reprend, dès le prenier signe de vie que lui donne sa correspondante : — « C'est par bonté que vous m'avez reçu avec tant d'indulgence à Lyon. C'est par bonté que vous m'écrivez de temps en temps. C'est par bonté suprême que vous m'avez envoyé ce matin votre portrait, et une longue, délicieuse lettre, que je n'espérais pas. C'est par bonté que vous éprouverez plus tard, je veux le croire, un peu d'affection pour un être qui vous est si complètement dévoué, et dont vous êtes le poème vivant. » — Et dans

cette lettre il ajoute : — « Voyez, ici, maintenant je suis obligé de contenir un flot de paroles tendres et passionnées, et je les contiens pour ne pas vous déplaire... de ces expressions qu'*on* trouverait ridicules, dites-vous, si *on* les connaissait. Si vous saviez comme j'ai méprisé *on* toute ma vie ! »

Ah ! que voilà donc une déclaration expressive et qui nous permet d'imaginer nettement, de lire, comme si nous la tenions sous nos yeux, la réponse de sa correspondante. Cette personne, évidemment fort honorable et que nul soupçon n'effleura, a toutes les peines du monde à se hausser au ton du musicien. Comment y parviendrait-elle ? Ne faudrait-il pas pour cela qu'elle se créât un état d'âme *romantique?* — et romantique n'est pas assez dire : c'est *berliozien* qu'il faut ajouter — car nul dans le monde romantique n'a jamais senti ni vibré comme Berlioz. Ces *convulsions du cœur* dont il parle dans ses *Mémoires*, ne sont que l'état extrême, la période aiguë d'une excitation nerveuse qui constitua sa façon normale de sentir et d'aimer. Mais pour elle, je vous le demande, le moyen de se composer un pareil état d'âme, et par conséquent de ne pas voir, du point de vue habituel et bourgeois, ce qu'il y avait d'inusité, d'un peu ridicule, dans la persistance d'un amour qui résiste à trente années d'absence et s'exprime avec la

même ardeur, la même intensité sous des cheveux grisonnants que si de molles boucles blondes encadraient un visage de la toute première jeunesse ! N'importe, Berlioz se refuse à la vérité : il se substitue à celle qu'il adore ; il ne la voit que par lui-même, ce qui est le propre des poètes. Il transporte en elle sa puissance d'illusion, et le lyrisme dont il déborde lui dicte des paroles comme celles-ci : « Vous comprenez, vous sentez, vous devinez, parce que votre cœur et votre esprit n'ont jamais été faussés par les petitesses du petit monde... Je m'arrête un instant... L'enthousiasme me reprend... La joie m'inonde, car vous êtes mon amie dans un sens. Vous ne m'aimez pas, mais je vous aime, et vous le savez, et vous auriez pu l'ignorer toujours, et vous le permettez ! Oh ! plus jamais de cruautés, n'est-ce pas ? *Vous savez bien que je fais des progrès, que je me refroidis.* »

Je ne sais rien de plus touchant... Il le croyait, le malheureux grand homme. Hélas ! il devait brûler jusqu'à la dernière heure de cette flamme intérieure qui transfigura son génie. A mon sens ce dernier trait emporte l'admiration, et nous fait pénétrer jusqu'au fond même de cette âme exceptionnelle. Tant d'amour, une adoration si exclusive... et si peu d'exigence dans la réciprocité de cet amour ! Un culte si pur, si désintéressé, qui ne demande et n'attend rien de ce

qu'il aime, qui ne souhaite qu'une chose : conserver son image inviolée, et dont les privautés ne vont pas plus loin que lui tenir la main... n'est-ce pas pour nous dérouter dans l'habituelle conception que nous nous formons des sentiments humains ?... Oui, ne craignons pas de le dire, cela serait surhumain, si cela n'était merveilleusement logique et naturel. Avec Berlioz nous touchons le fond même de la nature du *Poète*. Son cas, le *Cas Berlioz*, illustre, une fois de plus à nos yeux, le mécanisme du génie poétique. En dernière analyse, pour tout poète — et Berlioz fut avant tout un grand poète — les passions maîtresses de la vie et l'amour surtout, par conséquent son objet, ne sont qu'une matière d'excitation pour ses facultés inventives, le ferment dont il a besoin pour faire lever en lui les images nécessaires à la consommation de son âme. Peu importe à vrai dire que cet objet soit *en réalité* digne de lui ! Les vertus dont il le pare, ce sont couleurs que lui prête une imagination sans égale !

Un tel point de vue, s'il est exact — et je ne pense pas qu'aucun psychologue me vienne contredire — nous permet de comprendre la mission providentielle, quasi divine, de la *Stella montis*, auprès du grand homme désemparé dans la vie. Solitaire comme tous les génies qui ne trouvent point d'égaux parmi leurs proches, so-

litaire et cependant débordant d'amour, car il est tout sensibilité, il reporte sa puissance d'enthousiasme sur cette figure qui, à l'aurore de sa vie, fut la Juliette de ses rêves. Ce qu'il ne peut trouver parmi les hommes qui trop nettement viennent contrecarrer ses rêves, il le cherche en cette femme dont il fait la confidente de sa tendresse et de son art. Il la place dans sa pensée, tout auprès des génies qui sont les dieux de cet art, et quand il veut lui marquer la profondeur et l'étendue de son sentiment, il trouve des comparaisons comme celle-ci : « C'est un bonheur que je ne prévoyais pas, un bonheur inexprimable, à peine croyable. C'est comme si Virgile, Shakespeare, et Glück et Beethoven, revenaient au monde me dire tous les quatre ensemble : Tu nous as compris et aimés, toi. Viens, que nous te bénissions. »

Cette passion si pure, si exceptionnelle, si rare, est faite pour surprendre un peu, dans les temps où nous vivons. Je vois des lèvres malicieuses esquisser un sourire, et j'entends des commentaires comme celui-ci : « Trouvez-vous pas que cela date un peu ! » De tels sentimens *datent* et *dateront* toujours. Ils *dataient* déjà à l'époque du romantisme, dont Berlioz demeure à nos yeux, mieux que les autres génies de son temps, l'expression complète et achevée. Plus que Victor Hugo, plus que Gautier, plus que Delacroix, il

fut l'incarnation du romantisme... et tenez, puisque ce dernier nom vient sous ma plume, je ne puis m'empêcher d'inscrire une liaison d'images qui se formait en moi tandis que je parcourais ces précieux papiers. Voici quelque dix ans à la même époque, je feuilletais d'une main fiévreuse, d'autres pages autographes, non moins rares et significatives dans l'histoire de l'art : les agendas où le grand peintre du romantisme fixa ses observations journalières et les confidences de sa pensée. Dieu me garde de déprécier aujourd'hui une publication que j'ai les meilleures raisons de trouver belle ! Mais je me rappelle encore, et je veux noter ici pour la beauté du contraste, ma surprise lorsque, cherchant dans le *Journal de Delacroix* la note de sensibilité qu'on attend, qu'on espère de tout grand artiste, il me fallut reconnaître qu'elle était nulle, inexistante. En lui, rien que réserve, repliement sur soi-même, crainte d'être dupe, et partant, froideur, détachement, prudence... Bref un homme qui mesure constamment son effort et craint à toute minute de dépenser inutilement une parcelle de sa substance nerveuse... Certains, je le sais, préfèrent cette attitude. Je ne suis pas du nombre, et n'hésite pas à lui opposer la magnifique expansion d'un être qui se donne, et s'exprime en ces termes : « Tout ce qu'une âme humaine a jamais pu contenir d'adoration, je

l'envoie à la Stella, et je la supplie de les accueillir et de ne pas se voiler. »

S'il est vrai, comme on l'a dit, qu'à l'heure de la mort, et avant que leurs yeux se soient emplis des ombres éternelles, les grands artistes connaissent une illumination suprême de leur génie ; s'il est vrai, comme on l'a dit encore, que Beethoven, à ses derniers instants recouvra la voix et l'ouïe, et qu'il s'en servit pour répéter ce qu'il appelait : *ses prières à Dieu*, il me plaît d'imaginer Berlioz se remémorant, à l'heure suprême, quelques-uns des thèmes sublimes qui assurent l'immortalité de son nom parmi les hommes, et les associant, sur ses lèvres déjà refroidies par l'approche de la mort, au nom charmant de celle qu'il avait tant aimée.

PAUL FLAT.

UNE

PAGE D'AMOUR ROMANTIQUE

Paris, 4, rue de Calais.
Vendredi, 30 septembre 1864

I

Madame,

J'ai eu l'honneur de vous écrire, il y a trois jours, une longue lettre; j'ai pris aussi la liberté de vous envoyer trois volumes. J'espérais que vous me feriez savoir hier si le tout vous était parvenu; aujourd'hui, je n'ai pas de réponse. Je vous demandais, et je vous demande avec les plus vives instances, la permission de vous écrire quelquefois, et l'assurance que vous daignerez me répondre. De plus, je vous suppliais de m'indiquer, au moins une fois l'an, le moment où je pourrais vous aller faire une visite. Vous me l'avez déjà permis à Lyon, mais en me disant que pour vous trouver à Genève, je n'aurais qu'à demander M. votre fils à la Bourse. Vous ne m'avez pas dit sous quel titre le demander. Est-il agent de change? Quel est son emploi? Comment pourrai-je d'ailleurs avoir de vos nouvelles, si je ne connais pas votre adresse à Genève? Si vous

âme, au bien qu'elle peut faire, au bonheur qu'elle peut répandre, aux douleurs qu'elle peut calmer! Sans vous, aujourd'hui, le monde serait vide pour moi, l'art ne le remplissant plus. Avec vous, mon ciel n'est plus noir, vous êtes l'étoile qui y brille, ma *Stella*. Allons, voilà que je retombe dans le style prohibé. Pardonnez-moi, je suis incorrigible, je ne suis pas raisonnable... ou plutôt je suis incorrigé... mais avec vos bons soins je me réformerai.

Je dois vous dire que j'éprouve presque de la confusion de la longue lettre que vous venez de m'écrire; c'est comme un présent trop somptueux que vous m'auriez fait. J'ai peur de vous avoir ainsi causé de la fatigue. Dix lignes m'eussent rempli de joie. Comme vous écrivez! Quelle douce sincérité! (pas toujours douce!) Quelle raison naïve! quel style naturel! Pensez donc à mon enivrement en découvrant cela! Quand je suis allé vous voir, je ne vous connaissais pas du tout sous ce rapport. Quelle horreur si vous aviez été une femme vulgaire, une sotte comme il y en a tant! Qu'en fût-il résulté pour moi? Qui peut le savoir? Je n'y veux pas songer. Voyez donc le charme, les transports *contenus* que j'éprouverai, quand j'irai vous voir à Genève, quand les beaux jours revenus nous permettront de faire ensemble quelque promenade. Je vous lirai Shakespeare; nous parlerons de mille choses dont je puis parler avec si peu de gens. Vous comprenez, vous sentez, vous devinez, parce que votre cœur et votre esprit n'ont jamais été faussés par les petitesses du petit monde. Je le sais maintenant... Il ne m'a pas fallu longtemps pour voir clair en vous. Je m'arrête un instant... l'enthousiasme me reprend... la joie m'inonde... car vous êtes mon amie dans un sens.

Vous ne m'aimez pas, mais je vous aime, et vous le savez, et vous auriez pu l'ignorer toujours, et vous le permettez. Oh ! plus jamais de cruautés, n'est-ce pas ? Vous savez bien que je fais des progrès, que je me refroidis...

Tenez, je vais vous raconter la soirée que j'ai passée la semaine dernière aux Tuileries. Debout en uniforme de membre de l'Institut, de neuf heures à minuit. On se dansait les uns sur les autres. Deux salles de bal, deux orchestres enragés. Une foule de femmes laides. Cohue d'hommes plus ou moins décorés ; regards jaloux jetés en passant par ceux qui n'avaient qu'une croix sur ceux qui en avaient cinq ou six. Conversations avec quelques savants. L'Empereur ne paraissant pas ne m'a pas tendu la main, comme à l'ordinaire. L'Impératrice n'a pas quitté son salon impénétrable. Soirée insipide, temps perdu ; mais il fallait y aller. Je n'avais pas paru à la réception du jour de l'an ; ce jour j'étais trop malade, et l'Empereur sait quels sont ceux qui manquent à ces cérémonies.

On m'envoie un journal américain qui contient un charmant article sur l'exécution de mon *Ouverture du roi Lear* à New-York. On m'envoie un programme d'un concert à Montpellier, où l'on a joué mon *Ouverture de Waverley* (cela devait être bouffon !). On exécute après-demain ici, au Cirque de l'Impératrice, avec l'immense orchestre de Pasdeloup, mon *Ouverture des Francs-Juges*. A la répétition d'avant-hier, m'a-t-on dit, les musiciens lui ont fait un succès monstre. On a joué le *Scherzo de la Fée Mab* de ma symphonie de *Roméo et Juliette*, à Copenhague, et le public danois l'a fait recommencer. Vous me parlez de mes *Mémoires*. Je les ferai

imprimer, mais non pour les publier de mon vivant. Je ne trouve pas convenable d'entretenir moi-même mes contemporains de certaines actions et de certains sentiments. Mais, dès que je pourrai vous en envoyer un exemplaire, vous l'aurez. Ce sera le seul qui manquera à l'édition, que j'aurai soin de dérober tout entière au public.

Que vous dire encore? Je viens de relire une quatrième fois votre lettre ; laissez-moi baiser votre main droite qui l'a écrite. Est-ce permis? Que je vous plains de votre névralgie à la tête. De telles douleurs sont peut-être pires encore que les miennes. J'espère que non.

Vous croyez que votre portrait vous ressemble... Comme ressemble une petite photographie.

Je vous enverrai la mienne en grand.

Adieu, Madame. Oh! que vous êtes loin!

Votre dévoué

HECTOR BERLIOZ.

Nota. — On m'avertit à l'instant que M. Gasperini, un critique, un de mes plus enthousiastes partisans, fera dimanche, à trois heures, une conférence publique sur les *Troyens*. Ce sera l'heure où l'on jouera les *Francs-Juges* au Cirque. Comment les publics prendront-ils tout cela? Je n'irai ni au concert, ni à la conférence. Je penserai à vous. Je relirai votre lettre. Adieu, chère Madame.

III

Vendredi soir, 16 février 1865.

Bonjour, chère Madame, bonjour! Comment vous trouvez-vous de ce froid, de cette neige, de ces ra-

fales de vent glacé qui doivent être bien plus rudes qu'ici dans votre ville voisine des Alpes ? Je pense bien souvent à votre intérieur sans pouvoir me le représenter. Ne pas, ou presque pas sortir de chez soi à Genève, cela doit être fort triste. Lisez-vous beaucoup ? Vous occupez-vous de l'éducation de la petite fille de M^me^ Suzanne ? Songez-vous beaucoup, comme le lièvre en son gîte ? Vous avez tant de philosophie que vos conversations avec vous-même doivent être surabondantes d'idées... Vous ne m'en voudrez pas trop de vous avouer qu'à mes autres sentiments pour vous est venue se joindre une vive admiration. Votre esprit est grandement simple, et vous ne paraissez pas vous en douter. C'est une nouvelle joie que je vous dois, celle de découvrir ce que j'ignorais. Votre dernière lettre m'a montré ce que je pressentais, que vous vous méfiez de vous-même — modestie bien rare ! Elle n'existe réellement que chez les personnes qui n'ont pas raison de se méfier.

Oh ! que n'ai-je pu me mettre à vos genoux pour vous prier de chasser ces étranges inquiétudes ! La chose que vous paraissez ignorer complètement, c'est la valeur littéraire de certains passages de vos lettres. Si vous avez dû, et je n'en doute pas, *faire abnégation d'amour-propre* pour m'écrire les premières, je ne vous en suis que plus redevable, et je voudrais être un grand écrivain pour vous exprimer, comme je la sens, ma profonde reconnaissance. Mais pour moi, dès qu'il s'agit de vous parler, je trouve que la langue française est (c'est un mot du grand Empereur) à *la mendicité*.

J'ai peut-être tort de vous écrire aujourd'hui... c'est trop tôt. Soyez indulgente, je n'ai pu résister plus longtemps. Je pense toujours à vous, je vous

vois toujours, je vous entends toujours. Et je suis seul, je n'ai pas même maintenant de lettres de mon fils qui est en mer. Je viens de rester huit jours au lit. L'homéopathie que vous me conseillez, n'a pas été plus puissante que sa sœur aînée. Je ne crois plus à la médecine ni aux médecins, et bien moins encore aux médecins. Je m'occupe seulement un peu chaque jour de la correction des épreuves de mes *Mémoires*, dont je veux pouvoir vous porter un exemplaire. C'est un travail fastidieux et qui m'obséderait tout à fait, si, dans le cours de cet ouvrage, il n'était si souvent question de vous.

Quelle fatalité m'a tenu éloigné de vous toute ma vie!... Mais j'aurais pu mourir vingt fois *sans vous avoir revue*, sans vous avoir ouvert mon cœur... et vous me permettez de vous écrire, et je reçois quelquefois de vos lettres, et vous me pardonnez de vous occuper de moi! Oh! c'est un bonheur que je ne prévoyais pas, un bonheur inexprimable, à peine croyable. C'est comme si Virgile, Shakespeare, et Gluck et Beethoven, revenaient au monde me dire tous les quatre ensemble : « Tu nous as compris et aimés, toi; viens que nous te bénissions! » Oh! Madame!! Je vous disais, dans ma dernière lettre, qu'on allait exécuter au concert du Cirque mon ouverture des *Francs-Juges*, et que M. Gasperini allait faire une conférence sur ma partition des *Troyens*. De plus, M. Deschanel, dans une autre salle, a fait aussi une conférence sur le *Roméo et Juliette* de Shakespeare, où il m'a cité à cause de ma grande symphonie avec chœurs sur ce sujet. Les deux orateurs ont été très applaudis. Quant à l'ouverture, elle a produit une espèce d'émeute. Après la dernière mesure, une acclamation immense a éclaté, et après la

troisième salve, mes trois siffleurs fidèles n'ont pas manqué, suivant leur coutume depuis deux ans, de pousser deux vigoureux coups de sifflet. Alors les applaudissements de redoubler, quatre mille paires de mains fonctionnaient avec fureur; on agitait les mouchoirs, les chapeaux. Le Cirque présentait un spectacle curieux. En sortant, on m'a arrêté sur le boulevard : des inconnus venaient me serrer la main. Des dames se faisaient présenter et me complimentaient. L'une d'elles m'a dit : « Quelle verve ! et quelle expérience de l'orchestre il y a là dedans ! On voit que vous venez d'écrire cet ouvrage ! — Hélas ! Madame, ai-je répondu, cet ouvrage a été écrit il y a *trente-sept* ans. C'est mon premier morceau de musique instrumentale ! »

Voilà le public parisien. On y trouve des gens qui ne connaissent rien de l'histoire de l'art, qu'ils disent aimer. Pour eux on écrit sur l'eau ou au moins sur le sable.

Le but de mes trois siffleurs acharnés n'est pas d'entraîner le public après les exécutions de mes ouvrages, mais seulement de pouvoir faire dire dans les journaux hostiles : « On a joué à tel endroit tel morceau de M. Berlioz. Ce morceau a été sifflé. » Et c'est vrai ! Et leur but auprès de ces lecteurs est réellement atteint ! J'ignorerai probablement toujours ce qui m'a valu cette haine fidèle qui depuis deux ans se manifeste ainsi à l'Opéra, au Théâtre-Lyrique, au Conservatoire, partout. Je ne voulais pas assister à ce concert; le chef d'orchestre m'a tant prié d'y venir que je n'ai pas pu le lui refuser. J'avais mis de côté, pour vous les envoyer, plusieurs journaux qui racontent la chose. Mais il m'a semblé puéril de céder à ce désir.

Je n'ai pas pu assister au bal donné dernièrement par le prince Napoléon. Je souffrais trop. L'Empereur y est venu, et j'aurais, cette fois, pu l'aborder. Je voulais lui demander un exemplaire de la *Vie de César*, qui va paraître prochainement : il me l'eût donné sans doute. Ce livre excite au plus haut point l'intérêt public. Je parie que c'est beau. Il y a au moins douze ans qu'il y travaille. Adieu, Madame. Que tous les anges du ciel vous bénissent pour votre bon cœur, pour votre gracieuse et noble simplicité, pour votre esprit indulgent, pour votre divine modestie, et pour tout ce qui fait que je vous *admire* et que je resterai votre dévoué jusqu'à la mort.

H. B.

P. S. — Oh ! la bonne soirée passée là, au coin de mon feu, à vous écrire. Je ne souffre presque plus. Vous m'avez ôté une montagne de douleurs de dessus la poitrine.

IV

Paris, 22 mars 1865.

Madame, chère, mille fois chère Madame, laissez-moi vous remercier tout de suite de votre adorable lettre d'hier, et vous dire combien j'admire votre simple et douce philosophie. Vous avez une âme sereine, un cœur auquel le mal est inconnu; votre calme si bienveillant et si digne m'impose le respect, à moi qui suis et qui fus le contraire du calme.

Si je vous écris aujourd'hui, je dois vous l'avouer, c'est que je suis profondément triste, et

qu'en vous laissant voir ma tristesse, il me semble qu'elle va diminuer. Je crois vous parler, je crois entendre votre voix, je me rends à vos affectueux raisonnements. Le bon sens a une grande puissance sur les esprits droits quand il n'est pas uni, comme il arrive trop souvent, à la sécheresse de cœur. Quelle admirable femme vous êtes, et comme je sens grandir le sentiment que j'avais pour vous! Ne soyez pas fâchée si je vous le dis : c'est plus fort que ma résolution, plus fort que ma volonté, plus fort même que ma crainte de vous déplaire. Puis-je dire davantage pour obtenir votre indulgence?

Vos tristes réflexions sur la vie, réflexions que je fais moi-même à chaque instant, m'ont néanmoins, cette fois, péniblement affecté.

Elles sont trop justes et trop vraies pourtant. Eh bien! mon esprit se soulève contre ces idées... Que faire? Il faudrait donc ne rien aimer, ne rien admirer; il me faudrait donc regretter de vous avoir vue, déplorer aujourd'hui de vous connaître! Non, non, j'aime mieux souffrir...

Je m'arrête un instant...

... Donnez-moi le temps...

Si je tenais là votre main, comme je l'ai tenue un jour, il me semble que je m'endormirais, comme on s'endort à la suite des grandes douleurs physiques, alors qu'elles sont calmées.

Ne regrettez pas de m'avoir engagé à finir mes *Mémoires*, et par suite à les faire imprimer. Je tiens moi-même beaucoup à vous les faire lire. Vous y trouverez cependant bien des choses qui vous choqueront peut-être. J'ai écrit avec une sincérité absolue. Je ne crois pas avoir jamais *posé*. Vous me trouverez là ce que j'étais, sinon ce que je suis, et ce

que je suis sinon ce que j'étais. C'est bien triste...

Mon imprimeur me fait mourir à petit feu. Il n'a encore achevé que le tiers de sa besogne ; il me promet ce qu'il ne tient pas, et j'en aurai pour quatre mois encore avant de pouvoir obtenir l'exemplaire que je veux aller vous porter. J'ai commencé à écrire cela en 1848, à Londres, et j'ai toujours retouché depuis lors le style et le mouvement du récit. Je suis sûr d'avoir fait tout ce qui dépendait de moi pour que cela fût passable. Je ne puis pas écrire mieux. S'il y a quelque chose de tout à fait bien, j'ai lieu de croire que ce sont les pages qui vous concernent.

Ah ! je vous ai bien aimée, Madame, et je vous aime bien, et vous ne m'avez fait aucun mal, et votre image est restée pure dans ma pensée, et vous comprendrez, en me lisant (je n'en fais aucun doute), ce que tant d'autres ne comprendraient pas.

Je voudrais être plus tard immensément admiré et célèbre, afin de vous rendre chère à mes admirateurs. Oh ! vous serez chère aux Allemands surtout : on vit encore de la vie de l'âme en leur pays.

Adieu, chère Madame. Je vous écrirai dans quelques semaines, un jour où je serai moins oppressé, et je vous donnerai quelques nouvelles musicales. Je vous félicite de votre beau temps. Ici, il gèle à pierre fendre, et l'on voit de la glace partout.

A vous tout entier et pour toujours.

H. Berlioz.

V

27 avril 1865.

Chère, mille fois chère Madame, je résiste depuis bien des jours au désir de vous écrire ; pardonnez-

moi d'y céder aujourd'hui. Considérez cette faiblesse que j'ai de vous ennuyer, comme une de ces volontés de malade pour lesquelles tout le monde montre plus ou moins d'indulgence. Pourriez-vous en manquer, vous, qui n'êtes pas tout le monde ? Non certes, et je me rassure. J'ai tant souffert ces dernières semaines ! Mon fils, il y a un mois, revenait du Mexique, et, ne pouvant encore une fois obtenir un congé, me priait d'aller le voir à Saint-Nazaire. J'y suis allé, j'ai été pris à Nantes, en wagon, d'une de mes plus violentes crises, et j'ai dû me mettre au lit pour trois jours en arrivant. Le pauvre garçon était désolé de m'avoir fait venir. Depuis lors, j'ai passé des jours et des nuits atroces. Hier seulement tout a disparu. Alors j'ai pris la plume pour vous écrire. Mais j'étais dans un tel état d'exaltation, mes sentiments pour vous éclataient avec une telle force, que j'ai vu que j'allais me rendre coupable d'une de ces lettres qui vous déplaisent. Aujourd'hui encore... il me semble pourtant que je me contiens mieux. Et cependant il y a des mots que je n'emploie qu'en me faisant violence : *chère Madame !* comme cela est froidement cérémonieux ! J'écrirais ainsi à une amie ordinaire ! Oh ! je suis désespéré ! Le temps vole, il nous emporte tous les deux, et je n'ai fait, je le crains, aucun progrès dans votre amitié ! Je suis toujours pour vous un monsieur qui vous fatigue de ses adorations, et dont vous tolérez, par bonté d'âme, les élans passionnés... Mais quoi, vous me connaissez si peu. Avec quelle impatience j'attends le mois de septembre pour aller vous voir et vous porter ce volume de *Mémoires* qui me fera mieux connaître ! L'imprimeur n'est pas encore à la moitié de sa tâche. Tout cela fut écrit

hors de votre influence, et je ne songeais guère que ces pages dussent un jour arriver sous vos yeux. Vous avez eu un bon mouvement de me demander à les parcourir. Je vous en remercie. Oui, oui, c'est vrai, il faut que je m'enivre de cette idée ; c'est vous qui m'avez exprimé le désir de connaître ma vie. Aussitôt j'ai porté l'ouvrage chez l'imprimeur. Il m'a trompé, il met deux fois le temps qu'il avait demandé à l'achèvement de ce travail. Si je l'avais su, je vous aurais envoyé le manuscrit.

Pourtant il y a une petite compensation. Vous lirez cela plus facilement... et puis je mets une sorte de coquetterie à limer mon style, en songeant que c'est vous la première qui lirez le livre. Il me semble que je viens de l'écrire, bien qu'il ait été commencé à Londres en 1848. Ce sera au moins curieux pour vous de suivre les traces lumineuses que vous avez laissées dans cette existence... vous, vous, Stella que j'adore à genoux, Stella silencieuse... Pardonnez-moi d'employer cette traduction latine de votre gracieux nom : j'ai souvent dans mon livre pris cette liberté ! Je vous appelle tantôt en latin *Stella montis* (l'étoile du mont), tantôt en italien *Stella del monte*. Car vous êtes, comme vous avez été pendant tant d'années, l'étoile qui brillait et qui brille au fond de mon ciel... et ces mots sont si harmonieux !... Oh ! je vous en prie, ne laissez pas lire ma lettre à M^me^ votre belle-fille : elle trouverait là matière à raillerie, et je ne puis supporter l'idée qu'on ose rire de ce qui vous concerne. Il y a des moments où l'envie me prend de vous écrire un vaste poème symphonique. C'est par l'orchestre seulement que je pourrais exprimer ce que je sens. Mais ce ne serait pas digne du sujet : les souffrances physiques

me paralyseraient, et je ne veux pas m'exposer à écrire en pareil cas une œuvre médiocre. Et puis vous ne l'entendriez pas, cela resterait pour vous lettre close. Folie! il est trop tard. D'ailleurs bien des passages de mes anciens ouvrages, dans *Harold en Italie* et dans la *Symphonie Fantastique*, furent en réalité dictés par mes souvenirs de l'étoile, de la douce étoile bleue qui illumina le matin de ma vie. Je me répéterais, et Dieu me garde des rabâchages musicaux. En chantant *à vous*, il faut être inspiré absolument. Et puis la musique ne vit que de contrastes, et je n'en vois pas de possibles dans une épopée musicale inspirée par une telle muse. Vous ne m'avez jamais fait de mal. Jamais un sentiment amer n'entra dans mon âme à votre sujet, et quand j'aurai chanté sur tous les tons et avec toutes les inflexions imaginables mon admiration, mon enthousiasme infini pour la Stella, et peint des plus vives couleurs la partie du ciel où elle brilla, et l'admirable paysage honoré par vos pas, éclairé par vos yeux (pour parler comme La Fontaine), je n'aurai qu'à recommencer, et toujours et toujours...

Il faut m'interrompre ici, les douleurs me reviennent...

Vingt-quatre heures se sont écoulées; je souffre beaucoup moins, et me voilà de nouveau à vos pieds... Dans une de vos dernières lettres, vous me parliez d'un de vos fils qui vient d'être nommé notaire. — Celui que je connais paraît vous aimer beaucoup et il vous ressemble tant!... Que faites-vous de ces beaux jours qui viennent de nous arriver enfin? *Honorez-vous* beaucoup les environs de Genève? Je suis bien sûre qu'il n'y a rien de pareil à la petite maison de M^me^ Gautier, à Meylan, et à ce

qui l'entoure!... Si j'étais riche, il y a longtemps que j'aurais acheté cette villa et les monts voisins, pour vous les offrir comme un bouquet...

Oh! n'être pas riche! Encore une autre horreur! Ne pouvoir satisfaire que les besoins vulgaires de la vie!

Et les gens comblés des dons de la fortune n'ont point d'autres désirs que des désirs vulgaires.

S'ils pouvaient apprécier des sentiments tels que ceux que j'éprouve pour vous, que de millions ne donneraient-ils pas pour les ressentir?

Adieu, Madame. Tout ce qu'une âme humaine a jamais pu contenir d'adorations, je l'envoie à la Stella, et je la supplie de les accueillir et de ne pas se voiler. Adieu.

H. Berlioz.

Samedi matin.

Je brise l'enveloppe de ma lettre, j'ai besoin de vous parler encore. Mais que vous dire? Il me semble seulement qu'en retenant cette lettre quelques heures de plus, ce sont quelques heures gagnées par moi sur l'*isolement*. Mon cœur est si bouleversé, sans raison! Je vous vois comme si vous étiez là. Le soleil me rappelle la colline de Meylan où vous n'êtes pas. J'entends au loin un piano qui frappe des accords : ce bruit monotone éveille des souvenirs de fêtes de Russie et de Hongrie. Je vois ces ruissellements nocturnes de casques, d'épaulettes d'or, de diamants, j'entends cette musique de bal... et ce contraste est terrible. Vais-je donc mourir? Vais-je vous laisser sur la terre. Pardon, je suis fou!

Voilà mon imprimeur qui m'envoie deux feuilles

en protestant qu'il va réparer le temps perdu. Cela me rapproche de vous. Ainsi donc je puis croire maintenant que tout sera fini en août. Mais c'est encore bien loin. Un mois dure si longtemps, et la mort a des coups de faulx si imprévus. Pensez à cela, chère étoile. Une ligne, une phrase écrite par votre *mano pietosa* et dictée par votre âme, me ranimerait.

Allons. Soyons *raisonnable :* c'est assez abuser de votre patience et de votre bonté !

Nouvelles musicales (pour parler froid) :

On a exécuté dernièrement dix morceaux de la *Damnation de Faust* et l'ouverture du *Carnaval romain* à Liège, la *Fuite en Égypte* à Berlin, le *Roi Lear* à Vienne, la *Captive* à Leipzig.

C'est tout ce que je sais.

Votre main ! votre main !

Je me prosterne devant vous, chère Madame. Adieu.

Hector Berlioz.

VI

Paris, le 8 mai 1865.

Vous m'avez grondé, chère Madame, et vos remontrances ne seront pas inutiles. Je vous promets de ne plus retomber dans la même faute. Je comprends parfaitement que de tels élans de cœur vous paraissent produits par un état de santé tout spécial. Si je voulais vous les expliquer autrement, je courrais le risque de revenir encore à un langage qui vous déplairait. Mais songez, je vous prie, qu'en tout cas, je n'ai pas eu et ne devais pas avoir le moindre soupçon de la mauvaise impression que

vous avez reçue de ma lettre ; pouvais-je avoir l'idée de vous déplaire, de vous offenser ?

Pourtant il y a dans quelques-unes de vos lignes un accent de mécontentement, presque d'irritation, qui m'a fait un mal affreux. Ne me menacez plus de ne pas me répondre... c'est trop...

Et votre bonté naturelle a repris le dessus, et vous avez daigné m'informer de votre voyage et de l'endroit où je pourrais vous écrire pendant votre absence de Genève. Mille, mille fois merci pour cette dernière phrase : *Soyez raisonnable, ce sera m'être agréable.* Merci encore. Je ferai tout pour y parvenir, n'en doutez pas, mais dites-moi que vous me pardonnez...

J'ai besoin de me savoir excusé; pardonnez-moi, pardonnez-moi, je suis bien malade.

Maintenant il faut que je vous informe d'une chose que vous ignorez.

A la fin de mes *Mémoires* j'ai écrit cette phrase : *J'allais voir M^me^ F... (car pourquoi ne la nommerais-je pas? ma respectueuse adoration n'est pas une offense).* Et à partir de cette page jusqu'à la fin, j'ai continué à écrire votre nom.

Me le permettez-vous ou cela vous déplaît-il ? Songez que ce livre ne sera lu que plusieurs années après que vous et moi aurons disparu de ce monde. Mais, quelle que soit votre décision, faites-la-moi connaître, et je m'y conformerai. Cette partie du manuscrit n'est pas encore imprimée. Si vous l'exigez, malgré mon chagrin d'effacer votre nom, il disparaîtra.

J'attendrai le mois de septembre pour vous faire une visite à Genève. Vous serez sans doute alors libre des soins qui vont survenir pour vous des

couches de madame votre belle-fille. Pour mon compte, je serai, il faut l'espérer, un peu moins mal portant, et par suite plus sûr de ne vous donner aucun sujet de mécontentement. Je suis même capable de me montrer gai, vous verrez.

Remerciez M. et Mme Charles F..., du bon souvenir que vous m'envoyez de leur part.

J'ai besoin, comme vous le dites, d'un bon médecin. J'espère qu'il m'enverra une potion calmante datée de Saint-Symphorien.

Adieu, Madame.

Votre dévoué

Hector Berlioz.

VII

Paris, 16 mai 1865.

La potion calmante que le bon médecin m'a envoyée de Saint-Symphorien a produit le meilleur effet. Il fait un temps charmant aujourd'hui et je m'en aperçois, chose rare. J'espère que le soleil vous sourit aussi, et que vous pouvez en profiter pour quelques agréables excursions aux environs de votre nouvelle résidence. Je ne connais pas du tout Saint-Symphorien ; est-ce une petite ville, est-ce un gros bourg, est-ce un grand village ? Vous me direz cela à votre retour en Suisse, car je n'attends pas de vos nouvelles auparavant. Vous voyez si je suis raisonnable...

Ces quelques lignes n'ont pour objet, chère Madame, que l'annonce de ma prompte obéissance. Je me suis conformé à votre volonté : votre nom a disparu du manuscrit des mémoires, et les imprimeurs eux-mêmes ne le verront pas.

Vous avez peut-être raison. Et pourtant, tout en éprouvant une sorte de joie d'éviter une chose qui eût pu vous déplaire, je sentais un chagrin secret dont il m'est, je l'avoue, impossible de me rendre compte clairement.

Le cœur humain est un livre dans lequel on ne lit pas aisément, et plus les sentiments qu'il contient sont profonds, plus leurs ramifications sont aussi quelquefois difficiles à suivre.

Oh ! mais, c'est tout à fait vrai, et il faut que je vous le dise, depuis que votre lettre est arrivée, je ne souffre *plus du tout*. Je vais sortir, vous m'avez guéri ; il y a si longtemps que je n'avais ainsi respiré ! et on a beau dire, les douleurs physiques sont une terrible chose.

Oh ! mon excellent docteur !

Je sors, je vais prendre un cabriolet, je me ferai conduire aux Champs-Élysées, et je me donnerai le luxe d'allumer un cigare, en songeant à vous, en vous parlant tout bas.

Je suis bien extravagant, n'est-ce pas ? Oh ! non, voyons, l'extravagance n'est pas grande.

A vous, à vous toujours, chère Madame.

Hector Berlioz.

VIII

30 juin 1865.

Chère Madame,

Il y a aujourd'hui un mois et demi que je n'ai pas de vos nouvelles... et je suis très inquiet... Vous devez être depuis longtemps de retour à Genève. Madame votre belle-fille doit aussi être de retour

d'Amsterdam. Soyez assez bonne pour me rassurer sur votre état de santé et sur celui de la santé des vôtres.

Mais ne me grondez pas si, comme je l'espère, j'ai eu tort de m'allarmer (*sic*). Si vous saviez que d'efforts il m'a fallu faire pour attendre jusqu'à aujourd'hui, et me dire chaque matin : Encore demain! j'aurai peut-être une lettre. Encore demain !

Il ne vous est rien arrivé de fâcheux à Saint-Symphorien ni à Lyon?

Enfin, soyez bonne comme à l'ordinaire, et rassurez-moi en quelques lignes.

Votre dévoué pour toujours,

H. Berlioz.

IX

Paris, lundi 17 juillet 1865.

Ah! enfin, vous me traitez donc comme un ami, puisque vous vous hâtez de m'apprendre un événement heureux qui vous arrive? Je vous remercie, chère Madame, je vous serre les deux mains avec une affection infinie, inexprimable... Veuillez féliciter monsieur votre fils et sa charmante femme; j'espère qu'ils ne doutent ni l'un ni l'autre de la part que je prends à leur bonheur. Je ne vous ai pas écrit ces derniers jours, parce que j'étais trop abruti par mes douleurs. Et puis ma tristesse insurmontable, dont il était inutile de vous entretenir. Mon fils ne peut pas obtenir de congé, je suis toujours seul; car ma pauvre belle-mère compte à peine pour moi. Cependant le moment approche où je pourrai avoir le bonheur de vous voir, et j'espère que votre présence

fera bien plus pour me rendre la vie que votre air des montagnes et l'aspect rafraîchissant de votre beau lac.

Le Conservatoire va commencer ses vaccances (*sic*) dans la première partie du mois prochain ; je pourrai alors quitter Paris sans demander de congé.

L'impression des *Mémoires* est enfin terminée ; on en est maintenant à brocher, à coudre toutes ces feuilles pour en faire des volumes. Je ne sais combien de temps les brocheurs vont prendre pour terminer leur travail. Il faudra ensuite que je cherche à caser ces 1 200 gros volumes ; et ce n'est pas une petite affaire. Heureusement, j'ai une assez grande chambre, vide de meubles, à la bibliothèque du Conservatoire, et je pourrai y déposer cette édition.

J'irai donc bientôt vous présenter le premier, le seul exemplaire distrait de l'édition de ce roman historique, ou plutôt de cette histoire romanesque, que vous jugerez peut-être avec sévérité... Vous m'y trouverez tel que je fus, tel que je suis. Peut-être quelques-unes de vos opinions (je l'ignore) y seront-elles froissées : peut-être certaines coïncidences d'événements vous sembleront-elles impossibles... Mais tout cela n'en est pas moins vrai et d'une sincérité parfaite. Vous verrez bien, d'ailleurs, aux allures de mon récit, que je n'ai pas cherché à produire *de l'effet*.

Il est bien entendu, n'est-ce pas, que ce volume ne sortira pas de vos mains ? Vous ne me gronderez pas des élans de cœur qui vous sont adressés, car ce n'est pas *à vous* que je les écrivis, et vous n'êtes pas nommée ; je ne pensais pas même, en les écrivant, que vous les lussiez jamais.

Adieu, Madame, adieu, ou plutôt au revoir bientôt.

Votre dévoué

H. B.

X

Paris, le 29 juillet 1865.

Chère Madame,

Je vous écris seulement quelques lignes pour vous prévenir que je viens de vous envoyer, par le chemin de fer, le volume de mes *Mémoires*.

Je ne pourrai partir pour Genève que le 14 ou le 15 du mois prochain, mon fils m'annonçant sa prochaine arrivée. D'ailleurs je viens d'être rudement éprouvé par mon éternelle maladie, et j'aurai besoin de reprendre un peu de forces pour le voyage.

Je vous signale dans le volume que vous recevrez un petit ruban-signet qui porte à l'un de ses bouts un fragment de granit. C'est un morceau de la roche sur laquelle je vous ai vue monter quand vous aviez dix-huit ans, — roche que j'ai inutilement cherchée lors de mon pèlerinage à Meylan en 1848, et que j'ai retrouvée l'année dernière. Vous trouverez l'histoire de cette recherche à *deux endroits*, vers la fin des *Mémoires*. Ne riez pas de moi, je vous en prie...

La force me manque pour vous en dire davantage, je me suis levé pour venir à l'Institut (d'où je vous écris) élire un nouveau confrère, et la tête me tourne...

Adieu, chère Madame,
votre dévoué pour toujours,

H. B.

P.-S. — J'espère que la jeune malade est maintenant convalescente.

XI

Genève, 21 août 1865.

Chère Madame,

Veuillez me renvoyer votre volume; le nombre des fautes qu'il contient est très considérable et, décidément, si je les corrigeais chez vous, j'aurais trop de distractions. Je vous le rapporterai cet après-midi. J'ai encore à vous remercier; vous m'avez causé hier une grande joie. J'avais une peur vague, que mon portrait eût été relégué dans quelque tiroir... et vous l'avez mis à la place d'honneur.

Oh! vous êtes idéalement bonne! merci, chère excellente, adorée et adorable *amie!*

Ce titre, je vous le donne ici pour la première fois.

Aurez-vous le courage de me gronder pour cette hardiesse?

Non, n'est-ce pas?

H. B.

XII

Vienne, place de la Halle.
Mercredi, 30 août 1865.

Mon cher médecin, vous avez fait, cette fois, une excursion dans le domaine de la chirurgie, en pratiquant une opération qui, par malheur, a bien réussi.

Vous avez extirpé pour jamais une idée que je n'avais même pas exprimée et que vous avez dû deviner. Mais pendant l'opération vous aviez l'air sévère et mécontent. Ce n'était pourtant pas ma faute si la chaste ambition de passer avec vous le reste de ma

vie s'était glissée dans mon cœur. L'enivrement causé par votre présence l'avait fait naître ; je ne suis pas encore accoutumé à vous voir, et la douleur prévue de l'instant des adieux achevait de me faire délirer. Mais c'est fini.

Relisez les dernières pages de mes *Mémoires*, vous y verrez que mes plus chères espérances étaient depuis longtemps enfermées dans les limites que vous même, l'autre jour, leur avez assignées : vous voir quelquefois, échanger avec vous quelques lettres, conserver votre intérêt, votre bienveillance, et voilà tout (ce sont vos propres paroles).

Je ne sortirai donc pas de ce cercle. J'irai deux ou trois fois l'an vous adorer de près, pendant vingt-quatre heures, vous voir, vous entendre, respirer votre air ; puis je me hâterai de revenir à Paris, fier et heureux comme une abeille qui emporte son butin et, de plus que l'abeille, plein d'une tendre reconnaissance.

Tâchez, je vous en supplie, dans votre réponse que j'attends ici, de ne plus être ni mécontente ni sévère, pour achever de cicatriser la plaie qui saigne encore.

Je suis arrivé hier, après diverses excursions aux environs de Grenoble, pendant lesquelles je me suis prêté à toutes les distractions qu'on a voulu me faire subir. Je me suis gardé de retourner à Meylan ; et je crois qu'il vaut mieux que je n'y retourne pas. Adieu, chère Madame, chère amie, pardonnez-moi de vous aimer à ce point.

Mille amitiés au jeune couple qui a été si bon pour moi.

Votre dévoué,

H. B.

XIII

Paris, mercredi 13 septembre 1865,
4, rue de Calais.

Chère Madame, adorable amie,

Me voilà rentré chez moi, où je n'ai d'abord trouvé personne, mais où ma belle-mère est revenue de Luxeuil bientôt après. J'aurais dû vous écrire avant-hier, et au moins hier, mais j'étais vraiment trop malade; je suis sorti de Vienne dans un pitoyable état. Ce matin je me suis levé de bonne heure et je suis allé déjeuner à Ville-d'Avray chez ma prima donna, Mme Charton-Demeur. Le grand air, les bois de Sèvres et de Saint-Cloud, m'ont un peu remis et je puis à mon retour vous écrire tant bien que mal.

Votre dernière chère lettre!... qu'elle est charmante et cordiale! Je l'ai gardée sur moi pendant dix jours, je la lisais à chaque instant, elle m'a calmé, converti, elle m'a mis sur la voie de devenir ce que vous voulez que je sois. Vous serez contente de votre malade. Quand verrai-je votre fils? J'ai donné à relier l'exemplaire des *Mémoires* qu'il voudra bien porter à Mme Suzanne ; il me faudra ensuite corriger toutes les fautes qu'il contient.

En arrivant j'ai trouvé, au nombre des lettres parvenues chez moi en mon absence, une demande très instante du rédacteur en chef de la *Presse Viennoise* (Autriche) pour obtenir ce volume dont il avait entendu parler. J'ai répondu par un refus motivé sur une résolution irrévocable. J'espère que cela se répandra et que je n'aurai plus d'autres sollicitations de la même nature à subir.

Ce sera l'affaire de mon fils de publier, à la fois en français et en allemand, ce livre.

Mes deux nièces, dernièrement, ont bien pleuré en lisant la partie qui vous concerne. En pouvait-il être autrement? Les poètes se sont donné bien de la peine pour *imaginer* des sentiments qui ne pouvaient approcher de ceux que je *ressens*.

J'ai vu votre fils Henri à Vienne chez mon beau-frère; j'étais radieux: je venais de recevoir votre lettre.

Voilà que le directeur du Théâtre-Lyrique fait des propositions à Mme Charton pour remonter les *Troyens*. Je viens de la conjurer de ne pas les accepter. Je m'opposerai de tout mon pouvoir à ce nouvel égorgement. C'est trop grand, et le théâtre est trop petit, les moyens manquent. J'aime mieux n'être pas exécuté que de l'être de la sorte. Oh! Dieu! qu'on me laisse donc tranquille! Je ne puis ni ne veux avoir rien de commun avec le monde des entrepreneurs, directeurs, négociants, commerçants, marchands, épiciers de cent espèces, déguisés sous divers noms.

Adieu, Madame, chère Madame, je vous demande de me tendre la main, je la presse sur mon front sans idées et sur mon cœur qui en a trop, et vous me pardonnez.

Votre dévoué

H. B.

XIV

4 novembre 1865.

Chère Madame, adorable amie,

Si indulgente, si compatissante pour un pauvre être triste et souffrant! J'ai été bien inquiet de votre

santé jusqu'au moment où votre fils m'a rassuré. Mais je l'ai trouvé malade lui-même. Quelques jours après, je suis retourné aux informations, et j'ai appris qu'il entrait en convalescence.

Vous ne devez donc plus avoir maintenant d'appréhensions à son sujet. Pourtant, j'espère que vous ne viendrez pas à Paris tant que cette vilenie de choléra y existera. J'espère aussi que plus tard vous réaliserez votre projet d'y venir passer quelques semaines. Cette idée me donne des élans de joie que je ne puis exprimer. Tâchez que ce ne soit pas pendant la boueuse saison, mais qu'il y ait du soleil, de la verdure, enfin que Paris soit digne de vous. C'est une ville splendide maintenant, vous en serez enchantée.

J'ai un cabinet de travail voisin de ma chambre, sur la table duquel on pose les lettres qui m'arrivent le matin. Depuis plusieurs semaines, je me levais chaque jour pour y jeter un coup d'œil, espérant y découvrir votre chère écriture... Toujours rien... Enfin lundi dernier, j'ai reconnu le timbre de Genève... Vous croyez peut-être que je me suis élancé pour m'emparer de la lettre; eh bien, au contraire, je suis rentré dans ma chambre où j'ai fait à grands pas je ne sais combien de tours, en me disant : il y a une lettre ! il y a une lettre !

Puis enfin, je suis revenu, je l'ai lue, je l'ai dévorée, je vous ai adressé mille expressions de reconnaissance...

Je vous vois rire de ce que vous appelez mes enfantillages; oh ! riez, riez, cela ne me blesse pas, je connais votre exquise bonté. Vous pensez peut-être que j'ai le malheur d'être ce qu'on appelle un homme *susceptible*? Une bêtise que je vous ai dite à Genève

un jour où, en descendant de voiture, vous aviez semblé éviter de me donner la main, a dû vous le faire croire ; mais vous vous trompez, je ne le suis pas, ou plutôt je ne le suis que pour vous. Je ferais mieux, je le sais, de ne pas vous réserver mes mauvaises qualités : c'est ce que vous allez dire. Mais quoi, si je vous parle, si je vous écris, je suis comme un homme qui a récemment découvert un trésor qu'il compte et recompte, s'étonnant volontiers, chaque fois que la somme s'y trouve, qu'elle n'ait pas augmenté. Vous êtes mon million ! et je suis si avare !!!

Bonjour Madame, chère Madame, chère amie ! il fait soleil en ce moment, je souffre moins, votre dernière lettre est là sous mes yeux ; je vous écris, vous êtes délivrée de vos angoisses, votre fils est rétabli, je vous sais mieux portante, un accès de joie éclate en moi, pourquoi l'éteindre ? Laissez-le briller ; donnez-moi votre main ; je vous adore avec tant de respect, tant d'admiration, une multitude de sentiments si doux !

C'est si beau la vraie religion du cœur !

Je vois encore d'ici M^me^ S... sourire... N'importe, je suis prêt à vous en dire bien davantage. Je suis sûr, d'ailleurs, que son charmant sourire n'est pas une véritable raillerie, et qu'au fond elle est de mon avis. Je suppose qu'elle a reçu le volume des *Mémoires*, je l'ai fait partir le lendemain de l'arrivée de votre lettre. Il a paru plusieurs articles sur ce livre dans les journaux allemands ; un écrivain, M. Szarvady, à qui j'ai permis de le lire à Paris, est l'auteur de deux. Les autres articles ont été calqués sur les siens.

Au reste, il n'a point commis d'indiscrétions.

Pendant que j'étais chez mon beau-frère à Vienne, au mois de septembre dernier, il faut que je vous le dise, votre première lettre imprimée dans ces mémoires et lue à haute voix par une de mes nièces, les a fait fondre en larmes toutes les deux. Ces pauvres enfants qui m'aiment, sentaient ce que j'avais dû ressentir en la recevant. D'ailleurs, quelle lettre! L'éloquence qui s'ignore!

Je vois que vous recueillez avec soin les quelques mots flatteurs pour mes ouvrages que l'on veut bien dire devant vous, et que vous ne manquez pas de me les envoyer. Merci de votre attention. Je ne connais pas la personne dont vous me parlez. J'ai reçu au sujet de la partition des *Troyens* une longue lettre d'un inconnu, organiste à Bourbon-l'Archambault. On annonce l'exécution de plusieurs de mes ouvrages dans les concerts à Bruxelles, à Vienne, à Dresde, à Boston, à New-York. La Société des concerts du Conservatoire de Paris, pour me faire oublier ses taquineries de l'an dernier à propos des *Troyens*, vient de me demander deux fragments de *Roméo et Juliette*. J'en donnerai un seulement, si l'on veut bien m'accorder les répétitions nécessaires. C'est la *scène d'amour*, numéro 3, qui ne contient pas de solos de chant (les chanteurs ne satisfont jamais cette société un peu hargneuse); c'est l'immortel dialogue de Shakespeare que j'ai osé traduire en langue instrumentale, et qui fit une dame russe me dire en me jetant son bouquet à Saint-Pétersbourg : « Oh! cet *inoubliable* adagio! » C'est la paraphrase musicale de la plus sublime scène que la poésie ait jamais produite et qui commence par ces mots : « Silence! quelle clarté resplendit à cette fenêtre! c'est

l'orient où rayonne Juliette, le soleil de ma vie! »

Mais comment vont prendre cela tous ces vaniteux bourgeois du Conservatoire qui ne connaissent pas Shakespeare et croient qu'il n'y a pas d'autres Roméo que les pâles opéras du Théâtre Italien? N'importe! mes deux siffleurs viendront encore; je me moque d'eux. Je serai trop heureux, d'entendre ce morceau exécuté par le premier orchestre du monde et de le savoir écouté religieusement par quelques cœurs intelligents. Je ne sais pas quand cela aura lieu; en février probablement.

Adieu, chère Madame, je m'arrête ici. Je vous écrirais jusqu'à demain et j'ai trop peur de vous ennuyer. Veuillez serrer la main de ma part à M. Charles, embrasser ma jolie petite élève à qui j'ai donné une leçon de musique de deux minutes; quant à sa mère, c'est une moqueuse, elle rit toujours de moi et je lui garde une rancune affreuse.

Votre dévoué

Hector Berlioz.

XV

Jeudi soir, 17 novembre 1865.

Chère Madame! adorable amie!

Et d'abord ne croyez pas que je vous écrive pour provoquer une réponse. Non, sincèrement, il n'en est rien; c'est tout simplement parce que, ce soir, j'éprouve un désir irrésistible de causer un peu avec vous; et je vous prie de ne pas m'écrire plus tôt pour cela; sans quoi je n'oserais plus céder à l'impérieux besoin de vous envoyer même un billet, si la-

conique qu'il puisse être. Vous en serez quitte pour me lire, et vous me direz encore une fois : « Cet enfant n'est pas raisonnable ! »

Je vous l'ai dit l'autre jour, vous êtes mon million, et je suis si avare que je ne puis m'empêcher de le compter ; quel malheur que vous ne sachiez pas la musique ! Je vous écrirais certaines phrases parlantes, que votre souvenir m'a dictées, il y a bien longtemps, à des époques où, certes, vous étiez loin de songer à moi... Que devenez-vous dans votre ville de Genève? Je vous vois d'ici brodant en silence dans votre petit salon; Madame Suzanne berce dans ses bras son enfant; M. Charles joue aux échecs avec la pétulante jolie petite (dont j'ai oublié le nom) ; puis arrive une visite plus ou moins agréable ; on apporte le thé et l'on dit : « Il paraît que le choléra a tout à fait cessé à Paris? Oui, mais le voilà qui éclate au pied des Alpes. Vous avez su la terreur panique des ouvriers employés au percement du Mont-Cenis. Heureusement il n'y a rien à Genève. Non, Dieu soit loué ! — Quelle belle lettre l'Empereur a écrite sur Alger au duc de Magenta ! Voilà un souverain qui travaille, au moins, et qui sait son métier !...

Ou bien l'on dit le contraire, selon les opinions politiques de vos visiteurs.

Mais pardon, il semble que je fasse la *critique* des conversations de votre salon. C'est une vieille habitude, celle des forçats libérés qui traînent encore la jambe gauche, comme si le boulet y était toujours rivé. Cela seul suffirait à me faire reconnaître pour un échappé des bagnes ; et je les avais si peu mérités !...

Oh ! la justice est souvent bien injuste !

A propos de boulet, mon fils, à son tour, traîne le sien à bord du *Nouveau-Monde*. Il est parti avant-hier pour le Mexique, emmenant huit cents hommes, la fine fleur de la canaille de l'Europe, qui vont s'y faire tuer. L'Empereur Maximilien a du bon, il nous débarrasse de bien des drôles.

Allons, encore un mouvement de la jambe gauche!

Tous mes amis sont maintenant de retour à Paris; mes soirées, néanmoins, sont fort monotones. Voilà près de trois ans que nous tournons dans le même cercle de conversations. Nos anecdotes sont devenues rances, nos discussions sont percées à jour, nos admirations fatiguées. Hier soir, chez mon voisin D..., je remarquais que nous venions de dire les mêmes choses pour la onzième fois: « C'est vous, a-t-il dit, qui répétez toujours la même chose. » Et j'ai répondu en citant Molière : « Pardi, je dis toujours la même chose parce que vous me dites toujours la même chose; si vous ne disiez pas toujours la même chose je ne dirais pas toujours la même chose. »

C'est égal, c'est triste! Oh! si vous étiez là! eh bien!... je vous dirais aussi *toujours la même chose.*

Quel rabâcheur je suis! Et pourtant je ne suis pas comme cet Anglais qui se coupe le cou pour ne pas avoir l'ennui de voir le soleil se lever tous les matins du même côté. Au contraire je voudrais que mon soleil fût constamment sur l'horizon, je ne me lasserais jamais de le regarder.

Adieu, chère Madame, adieu! Bonne nuit!

Votre tout dévoué

Hector Berlioz.

XVI

Paris, 29 décembre 1865.

Chère adorable Amie,

Figurez-vous que depuis six jours je suis au lit, armé d'une bronchite qui m'a délivré des douleurs de ma névralgie. Il paraît qu'on ne peut pas avoir tous les privilèges à la fois. Je tousse comme un cheval étique et phtisique. Cela m'a mis d'une humeur charmante, et, comme je sais que vous n'aimez pas mes tristesses, j'en profite pour vous écrire. J'ai un bon feu dont les jolies petites crépitations m'égayent aussi; je suis tout seul, je vous vois avec les yeux de l'esprit et ceux du cœur qui sont bien plus clairvoyants encore. Je vous parle, comme si vous étiez là, je vous dis les choses les plus cordiales. (Voyons, vous ne pouvez pas mal accueillir cette épithète. Je vous répète que je ne suis pas triste.) Je vous baise la main avec une tendresse inexprimable et vous souriez comme vous avez souri le jour où, à Genève, je vous demandai d'être mon ange gardien. Oh! mais n'allez pas plus loin; sourire est assez, rire serait trop. Si vous saviez comme je me contiens, quel débordement d'expressions passionnées, que je parviens à arrêter, à éteindre... Vous avez souvent contemplé, j'en suis sûr, les cygnes sur votre lac, quand saisis d'un besoin de mouvement, de grand air, d'espace, de poésie, ils se plaisent à ouvrir leurs grandes ailes sans s'élever cependant, sans quitter l'eau, en véritables oiseaux amphibies. Eh bien! ma pensée les imite en ce moment, elle reste sur les froides ondes, elle nage lentement au lieu de dévorer l'es-

pace, elle tourne vers vous son petit œil noir, son œil de cygne mystérieux et interrogateur.

Cette fois, je parie que vous riez tout à fait de ma comparaison. Elle est pourtant fort modeste, car le cygne, au lieu de bien chanter ainsi que l'ont prétendu les poètes, ne fait que râler stupidement. Oh ! mon Dieu, que cela fait mal de ne pas s'envoler ! Vous l'avez défendu ; et c'est à cette condition que je puis dévorer les miettes que votre chère main bienfaisante veut bien me *jetter* (sic) parfois. Mais je n'ai pas l'air gracieux du bel oiseau, et son joli mouvement de tête qui dit si bien : Encore, encore...

J'espère que vous allez bien et que personne chez vous n'est malade. Il y a encore ici des gens qui ont la méchanceté de mourir du choléra par-ci par-là, uniquement pour faire croire que le choléra existe toujours, pour répandre ainsi des bruits *allarmants* (sic) et inquiéter le gouvernement. Votre fils est depuis longtemps rétabli, je le sais. Je suis allé chez lui m'en informer plusieurs fois, il était toujours sorti. Le mien n'est pas de retour du Mexique, et je ne puis avoir de ses nouvelles. On m'a horriblement invité à dîner ces jours-ci. J'ai tout refusé, je ne puis souffrir les fêtes annuelles ; les seuls mots de Noël, de 1^er^ jour de l'An me crispent. Et les toasts, et les discours, et les cadeaux et les cartes, et les lettres officielles. Fléaux, fléaux ! Aussi je ne serai de rien, je ne subirai rien ; je n'irai pas même à la réception de l'Empereur lundi. Je suis malade ; je resterai chez moi à penser à vous.

H. Berlioz.

P.-S. — Je ne salue pas M^me^ Suzanne ; elle croirait que c'est une politesse du Jour de l'An.

XVII

26 février 1866.

Chère Madame,

Je vois que vous désirez sérieusement que je détruise vos lettres, dans la crainte des yeux indiscrets qui pourraient les lire après moi ; je vais vous obéir. La douleur que je ressens à l'idée de ce sacrifice est immense, je ne veux pas vous le cacher. Mais votre volonté et votre tranquillité d'esprit avant tout.

Je regrette que vous ayez pris la peine de m'écrire quatre pages, puisque c'est une fatigue pour vous.

N'oubliez pas, je vous en prie, de me donner l'adresse de la maison de campagne que vous allez habiter en quittant le quai des Eaux-Vives.

Adieu, j'ai le cœur oppressé, je souffre, il semble que tout me manque et m'abandonne.

H. Berlioz.

P.-S. — C'est fait ! Tout est brûlé, *je n'ai plus rien* que les enveloppes.

XVIII

10 avril 1866.

Chère Madame, adorable Amie,

Permettez-moi ces quelques lignes pour vous demander si vous êtes revenue de votre voyage à Saint-Symphorien, quand vous quittez votre logement du quai des Eaux-Vives et l'adresse de l'autre. Dans mon empressement à vous obéir, je n'ai pas

conservé un jour votre dernière lettre, et je ne puis la consulter pour savoir ce que j'ai oublié.

Je ne vous parlerai de rien de ce qui me concerne pour ne pas vous ennuyer; mais dites-moi comment vous vous trouvez, si votre fils, le nouveau marié, est auprès de vous.

Cela vous prendra trois minutes, et je suis bien malade et désireux de voir votre chère écriture. Je vous serre la main avec tous les sentiments que vous me connaissez pour vous.

Votre dévoué

H. Berlioz.

XIX

29 mai 1866.

Que vous êtes bonne! J'ai reçu votre lettre tout à l'heure et je n'y comptais que dans huit ou dix jours. Je ne vous écris que pour vous remercier. Vos conseils un peu grondeurs me profitent toujours plus ou moins. Je vais relire encore quelque temps vos chères pages, avant de les brûler, cela est convenu.

Merci donc, chère providence d'un cœur malade! J'étais fort agité ces jours-ci; une troupe d'acteurs italiens est venue donner des représentations de Shakespeare traduit (indignement) en italien. J'ai vu Amleto (Hamlet) qui m'a horriblement ému, *malgré tout*. Ce soir, le grand acteur Rossi jouera Othello, non pas l'infâme opéra que Rossini a mis en infâme musique, mais le prodigieux chef-d'œuvre du plus grand des poètes, et je ne puis résister au douloureux plaisir d'aller me faire saccager le cœur... Je

serai malade demain, je n'en doute pas. Mais quoi! peut-on ne pas aller saluer le soleil, même quand il brûle?

Quel ange que cette Desdémone! Quelle noble créature que cet Othello! Quel démon que cet Iago!

Quel Dieu que ce Shakespeare!

Adieu, chère Madame, en attendant que je vous écrive.

Je pense à vous, je songe à vous, je rapporte tout à vous. Votre infatigable bonté redouble ma reconnaissance.

Hector Berlioz.

P.-S. — J'ai encore adressé ce billet à Monsieur votre fils, faute d'avoir pu lire l'adresse que vous m'avez donnée : Maison (...) aux Délices.

Veuillez me rappeler au souvenir du jeune couple. Pensez un peu à l'exilé en parcourant votre charmante campagne.

XX

Paris, 25 juillet 1866.

Bonjour, chère Madame F..., chère et adorable amie! Comment êtes-vous? Comment supportez-vous ces terribles chaleurs? Vous n'habitez plus maintenant le bord de votre beau lac? Avez-vous gagné ou perdu au change? Ces délices de Voltaire sont-elles aussi les vôtres?

Je viens causer un instant avec vous. J'arrive de Louvain, où je suis allé pour un jury musical dont on m'a un peu contraint à faire partie. Il s'agissait de donner un prix de composition religieuse. J'ai dû

lire, en conséquence, soixante-treize messes en partition et choisir, non la meilleure, mais la moins mauvaise. Nous étions quatorze jurés, Belges, Flamands, Allemands, Anglais et Français. Je vous assure que nous avons tous trouvé notre tâche fort rude. Mais elle a été accomplie en conscience et, contre l'ordinaire des concours, aucune vilenie, aucun passe-droit n'ont été commis. Quand nous avons décacheté la lettre portant le numéro du premier prix, j'ai eu le plaisir d'apprendre que le candidat couronné était un jeune Hollandais de mes amis, qui habite Londres et qui est fort pauvre. Ce prix de mille francs l'aura donc comblé de joie. A Paris, rien de nouveau. Nous allons seulement, samedi prochain, nommer à l'Institut un nouveau confrère (un statuaire), et les intrigues ordinaires pour obtenir des voix n'ont pas manqué. Vous allez me demander comment il se fait que je doive voter en pareil cas, et ce que je connais en statuaire. Hélas ! rien ; mais le règlement le veut ainsi ; dans la classe des Beaux-Arts, nous votons tous ; les statuaires jugent ainsi les musiciens, les peintres jugent les architectes, etc., etc. Cela me paraît fou, mais c'est ainsi.

Le moment approche où j'aurai le bonheur inexprimable de vous voir. Les vacances du Conservatoire vont commencer ; les études d'*Alceste*, que le directeur de l'Opéra m'a prié de surveiller, vont finir ; mon fils, qui se trouve en ce moment à Paris, va s'en retourner. Je serai donc libre de courir à Genève.

Quelle longue année ! Une visite que j'espérais vous faire pour l'abréger m'a été à peu près impossible, par de fort brutales raisons, auxquelles se joignait encore un détestable état de santé. Quand je

suis à ce point souffrant, ma tristesse est insurmontable et insupportable pour tout le monde. Vous vous souvenez qu'elle vous a beaucoup déplu l'an dernier... et je veux faire mon possible cette fois-ci pour ne pas vous en donner le spectacle. Armez-vous de courage, néanmoins, et faites un appel à toute votre indulgence, dans le cas où je ne serais pas d'humeur trop souriante. Vous êtes si bonne que je compte sur votre patience. D'ailleurs, je ne resterai pas longtemps à Genève; juste le temps de vous ennuyer un peu, mais pas davantage. Voudrez-vous bien m'écrire une fois d'ici à une quinzaine de jours, et me donner *très lisiblement* votre adresse? Je n'ai pas reçu de vos nouvelles il y a dix-huit siècles. Il n'y a pourtant que vos lettres qui me raniment, et je suis toujours bien malade! Dieu! quelle joie de vous revoir!! Je n'y veux pas penser...

Rappelez-moi au souvenir du jeune ménage et dites-moi (j'oubliais de vous le demander) si je suis sûr de vous trouver à Genève le 12 ou le 15 août.

Votre dévoué pour toujours,

Hector Berlioz.

P.-S. — Voilà une lettre bien... raisonnable, j'espère.

XXI

4 août 1866.

Chère Madame,

Je ne reçois pas de vos nouvelles et cela m'inquiète beaucoup. Dans ma dernière lettre du 25 ou

26 juillet, je vous priais de me dire si vous seriez à Genève à la fin de ce mois, parce que j'avais l'intention d'aller vous faire une courte visite. J'ai adressé cette lettre, comme la précédente, à M. Charles F..., poste restante. Mais n'ayant reçu de réponse ni à l'une ni à l'autre, je crains maintenant que Monsieur votre fils ne soit pas allé à la poste réclamer ses lettres, et que celles-ci soient demeurées dans les bureaux. J'essaie donc cette fois de vous écrire à l'adresse incomplète que vous m'avez donnée, dans l'espoir que le facteur de la poste vous trouvera. Si cette lettre vous parvient, soyez assez bonne pour me répondre le plus tôt possible, car je suis dans une véritable anxiété. C'est peut-être un enfantillage de ma part. Pardonnez-le-moi.

Votre dévoué pour toujours,

H. Berlioz.

XXII

Dimanche, 12 août 1866.

Chère Madame,

Je suis désolé d'apprendre que vous avez en ce moment des motifs de chagrin ; mais je vous remercie de m'en avoir fait connaître la cause au lieu de me la laisser péniblement à deviner. Malheureusement je n'y puis rien. J'espère que le mois prochain ces causes fâcheuses auront au moins en partie disparu. Je n'irai donc vous voir que dans la première quinzaine de septembre et je commencerai ma tournée par Vienne et Grenoble. Justement mes nièces viennent de m'écrire qu'elles étaient pour

quelques jours encore à Vichy. On vient de suspendre aussi pour une ou deux semaines les répétitions d'*Alceste*. J'aurais profité de ce répit pour aller à Genève, mais à présent j'attendrai que ces répétitions soient reprises et terminées.

J'ai dû dire adieu, pour un an au moins, à mon fils qui vient de partir pour les Antilles avec le grade de commandant (capitaine) d'un paquebot. Il est plus riche que moi maintenant, et il n'a que trente-deux ans; il est vrai que ce n'est pas beaucoup dire.

Si je ne savais votre force d'âme et votre haute raison, je serais tout à fait inquiet de vous voir si tourmentée; mais j'espère, j'espère dans ces nobles facultés que vous possédez à un si haut degré. Si le chagrin pouvait se transvaser, comme on transvase une liqueur amère, je vous dirais : Donnez-moi le vôtre, je suis tellement saturé de ce triste sentiment qu'un peu plus ou un peu moins, il n'y paraîtra pas.

Adieu, chère Madame, ou plutôt à revoir bientôt; croyez à l'affection profonde et inaltérable de votre dévoué

H. Berlioz.

XXIII

Paris, 6 avril 1867.

Chère adorable Amie,

Votre dernière lettre m'a donné un instant de joie que je n'espérais pas; vous paraissiez vous-même si joyeuse. Vous m'annonciez des événements heureux pour deux de vos fils, et votre douce satisfaction se laissait voir dans chacune de vos lignes. Il est bien

inutile, je pense, de vous dire à quel point je l'ai partagée. Mais serez-vous sans peine maintenant obligée de changer vos habitudes, en quittant Genève pour aller demeurer à Saint-Symphorien? Je ne puis que l'espérer. C'est toujours une espèce de tâche de changer de vie, de se façonner aux mouvements d'un nouvel intérieur, même lorsqu'il s'agit de celui d'un fils chéri, comme l'est de vous M. Henri. Peut-être aussi les rares qualités de votre caractère vous viendront-elles encore en aide dans cette circonstance comme dans toutes les autres auparavant. J'espère avoir bientôt des détails sur ces événements par M. Charles lui-même dont vous m'annoncez la prochaine arrivée à Paris. Je n'ose presque pas vous parler de la vie que je mène dans la grande ville; je suis toujours malade au point de rester au lit au moins dix-huit heures sur vingt-quatre. J'ai une peine extrême à supporter mes douleurs, qui, loin de diminuer, augmentent évidemment chaque jour. D'un autre côté le ministre et le préfet de la Seine m'ont nommé membre de trois jurys musicaux qui me tiraillent plus ou moins d'une façon fort peu agréable et *sans honoraires*, malgré le travail que cela me donne. Il semble que la France ne soit pas assez riche pour indemniser ses artistes du temps qu'elle leur fait perdre. Et *il faut* accepter ces fonctions gratuites, vous devinez bien pourquoi... Je n'ai encore rien vu de l'Exposition; j'attends mes nièces qui me la feront voir, bon gré, mal gré. Ces jeunes filles sont curieuses comme des alouettes, et elles vont entraîner à Paris leur pauvre père, mal portant, et aussi peu curieux que moi. Voyez comme je me tiens en garde contre les idées noires, je ne vous parle de rien de bien intime, je ne veux

pas que vous ayez à me gronder. Un ami m'envoyait il y a quelques jours un journal contenant quelques lignes gracieuses sur l'exécution de mon *Enfance du Christ* à Lausanne. Ainsi il paraît que l'oratorio a enfin été exécuté passablement ; mais j'aime mieux le croire que d'être allé l'entendre. Je n'ai plus entendu cet ouvrage depuis Strasbourg il y a trois ans ; mais là, c'était grandiose et l'Allemagne et la France s'y donnaient la main. Là, au contraire, j'aurais vonlu que vous fussiez parmi les auditeurs. Ici on m'exécute à peu près bien de temps en temps dans divers concerts, mais je me dispense d'y aller.

J'ai reçu dernièrement des nouvelles de mon fils qui navigue toujours dans les eaux du golfe du Mexique.

Voilà toutes mes nouvelles qui, je crois, vous intéresseront peu.

Pardonnez-moi, très chère Madame, de vous ennuyer à ce point; la tête me tourne... il n'y a que mon cœur qui ne tourne pas.

Votre dévoué

Hector Berlioz.

XXIV

21 août 1867.

Chère Madame,

Permettez-moi ces quelques lignes au sujet du malheur qui vient de vous frapper. Ce n'est point pour offrir de banales consolations dont je connais trop l'inutilité, mais seulement pour rappeler que les trois fils qui vous restent sont tous aujourd'hui dans

une position plus heureuse que n'était celui dont nous déplorons la fin. Tous les trois sont prêts à vous entourer des soins les plus tendres et de l'affection la plus dévouée. Peut-être m'est-il permis de vous assurer aussi que ces sentiments ne sont pas les seuls dont vous deviez tenir compte.

Hector Berlioz.

XXV

29 juin.

Chère Madame,

Pardonnez-moi de me tourner vers vous au moment où je subis la plus affreuse douleur de ma vie. Mon pauvre fils est mort à la Havane, âgé de trente-trois ans.

Votre dévoué

H. Berlioz.

XXVI

Vienne, 5 septembre.

Chère Madame, adorable Amie,

Je suis encore ici, mon beau-frère veut absolument que je sois le témoin de sa fille dont le mariage aura lieu *mardi* prochain. Le lendemain de la cérémonie, je partirai pour Paris et j'irai en conséquence vous dire adieu lundi prochain. J'espère que vous ne me donnerez pas contre-ordre et que rien ne vous obligera de quitter Saint-Symphorien ce jour-là. Je serai chez vous à une heure et demie. Je suis de

plus en plus malade, j'ai donc de plus en plus besoin de vous voir.

Pardonnez-moi mon importunité; Dieu sait quand je pourrai me retrouver encore auprès de vous.

Votre dévoué de cœur et d'âme,

Hector Berlioz.

XXVII

Paris, 4 octobre 1867.

Chère adorée Madame,

J'ai voulu vous écrire hier, et puis la force m'a manqué. J'étais allé me chauffer au soleil sur le boulevard, car il faisait froid, et je vous parlais comme si vous eussiez été là sur mon banc à regarder avec moi ce torrent de voitures, ces dames en calèches, ces chevaux courant au grand trot, ces ennuyés et ennuyées galopant vers l'exposition. Je vous racontais le coup d'État que je viens de faire. M^me^ la Grande-Duchesse Hélène de Russie était ici il y a peu de jours, elle m'a fait enguirlander par des propositions, qu'après deux jours de réflexion, et sur l'avis de tous mes amis, j'ai fini par accepter.

Il s'agit d'aller à Saint-Pétersbourg au mois de novembre, pour y diriger six concerts du Conservatoire, dont cinq consacrés aux grands maîtres, et un qui devra être composé exclusivement de mes ouvrages. Cela me retiendra en Russie jusqu'au mois de février. La Grande-Duchesse me loge chez elle au Palais Michel, me donne une de ses voitures, paye mon voyage aller et retour, et m'assure quinze mille francs. Je serai exténué, mais j'essaie tout de

même. C'est une femme artiste (Allemande et non Russe) qui comprend la musique et exerce une grande influence sur le monde russe musical.

Tout me vient, à présent que je n'en puis plus. Il y avait aussi à Paris un riche Américain, fabricant de pianos qui, il y a deux mois, m'avait déjà fait des offres brillantes pour me décider à aller à New-York, offres que j'avais refusées. En apprenant que j'acceptais la proposition des Russes, il est revenu avant-hier renouveler la sienne : « Venez au moins l'an prochain, m'a-t-il dit, et souvenez-vous que, pour six mois passés à New-York, je vous offre cent mille francs. »

En attendant que je me décide, il fait faire ici mon buste en bronze pour le placer dans une salle superbe qu'il vient de faire construire pour les concerts à New-York : et je vais chaque jour poser chez le statuaire.

Je vais tout vous dire. Avez-vous lu les journaux qui ont raconté mon succès au festival de Meiningen en Allemagne? Je viens seulement d'en être informé. Je ne savais rien, on ne m'avait pas appris que, dans cette fête, on exécutait un ouvrage de moi. C'était pendant que j'étais à Vienne ; peut-être me trouvais-je près de vous à Saint-Symphorien, dans le moment même où l'orchestre monumental chantait ma scène de Roméo et Juliette... Cette idée vous donne envie de rire ; eh bien ! je l'ai, cette idée, je l'avoue. Pourquoi n'oserais-je pas le dire? Mais si cela a été, j'aurais bien voulu le savoir.

Je vous ai trouvée attristée, mais rajeunie ; pour moi au contraire, je suis attristé, mais vieilli.

Je n'ai pas encore vu votre fils ; je suis allé deux fois chez lui rue Bergère, et je n'ai pas de ses nou-

velles. Je ne saurais pas le trouver à Saint-Cloud, et je n'ai pas le temps de le chercher les jours où je puis marcher.

Adieu, chère Madame, je me mets à vos genoux, et je vous baise la main.

Votre dévoué

Hector Berlioz.

XXVIII

Mardi, 5 novembre 1867.

Chère Madame F...,

Je suis bien chagrin, je vais partir pour Pétersbourg mardi prochain (12) et je n'ai point de vos nouvelles!!... Ne me laissez pas m'en aller ainsi. Deux lignes seulement pour me dire comment vous vous trouvez et je vous serai bien reconnaissant. Voyez, je vous donne l'exemple du laconisme.

Je vous écrirai plus tard de Saint-Pétersbourg, quand je serai au milieu de nos grandes et pénibles affaires musicales.

Votre dévoué

Hector Berlioz.

XXIX

Samedi, 9 novembre 1867.

Admirable, excellente Madame,

Je vous remercie! Pardonnez-moi de m'être tourmenté, votre lettre m'a ôté une montagne de dessus la poitrine. Maintenant, je vais partir plus tranquille, je vous écrirai beaucoup plus tard, pour ne pas vous ennuyer. Je vais avoir, je ne me le dissi-

mule pas, un rude voyage à faire. Une fois en train de diriger mes concerts à Pétersbourg, tout ira mieux si la Grande-Duchesse surtout me laisse disposer de mes soirées et ne m'invite pas trop souvent à venir dans son salon. J'ai besoin de dormir et de me reposer quand j'ai passé une journée en répétitions. Peut-être tout sera-t-il plus facile que je ne crois; mais j'avoue que j'eusse mieux aimé être logé tout bonnement dans un hôtel et n'avoir pas tant de monde à mes ordres.

Merci, merci, cent fois merci de votre bonne lettre, de votre indulgence; laissez-moi me mettre à vos genoux et vous baiser respectueusement la main.

Votre dévoué

HECTOR BERLIOZ.

XXX

Saint-Pétersbourg, 14 décembre 1867.
Palais Michel, place Michel.

Chère adorée Madame,

Ne soyez pas fâchée si je vous écris, je ne vous demande point de réponse; mais il me semble que je dois vous faire un peu connaître ma vie dans cette grande capitale de la neige et des frimas. Je dirige demain mon troisième concert; le public et les artistes me comblent de témoignages d'affection et d'enthousiasme: chaque fois que je parais, ce sont des applaudissements à ne savoir que devenir. J'ai à diriger un orchestre admirable qui m'est entièrement dévoué et dont je fais ce que je veux. Les amateurs de Pétersbourg m'ont demandé pour le second concert ma *symphonie fantastique* qui ne figurait

pas dans le programme et je l'ai donnée avec force répétitions. Le succès a été énorme ; on a couvert chaque morceau d'applaudissements, on a redemandé la quatrième partie ; à la fin j'ai été écrasé d'embrassades, de serrements de mains, de vivats, etc., etc. Eh bien ! quel mal y a-t-il que je vous dise cela ? Je ne sais, mais je me laisse aller à vous le dire.

Demain je n'ai dans le programme que deux morceaux, mon ouverture du *Carnaval Romain* et ma romance *Rêverie et Caprices* pour le violon. Le gros du programme est occupé par le second acte d'*Orphée* de Glück, qui m'a remué ce matin, à la répétition, jusqu'aux entrailles. M^me^ la Grande-Duchesse a voulu que j'eusse pour ce chef-d'œuvre un grandissime chœur, et j'ai une masse de 130 voix. Son Altesse Impériale me comble de gracieusetés ; avant-hier elle m'a envoyé un album recouvert de malachite ; je n'en voyais pas la cause ; c'était mon jour de naissance, elle l'avait su je ne sais comment. Le soir, les artistes m'ont donné un souper de 150 couverts. Je vous laisse à penser tous les toasts ; il y avait beaucoup de gens de lettres. Tous ces Messieurs parlent français. La Grande-Duchesse Hélène m'a demandé dernièrement de venir un soir lui lire *Hamlet*. Elle connaît son Shakespeare de manière à inspirer de la confiance au lecteur. La pauvre femme possède 8 millions de roubles (32 millions de francs) de rentes ; et elle fait un bien immense aux pauvres et aux artistes. Je m'ennuie pourtant bien des fois dans le bel appartement qu'elle m'a donné, et je ne puis pas toujours accepter les invitations qu'elle m'adresse. Je passe beaucoup de mon temps au lit, surtout après les répétitions et les concerts qui m'ex-

ténuent. Elle a votre port de reine et votre démarche ; mais c'est son état. Quand pourrai-je vous voir? Il y a des jours, le matin surtout, quand je souffre le plus, où il me semble que ce sera jamais... et puis la musique me ranime, les forces me reviennent en conduisant des chefs-d'œuvre. La *Symphonie pastorale* de Beethoven m'avait l'autre jour tout à fait remis sur pieds. Grand homme! grand poète!... On veut me faire aller à Moscou. Je n'y consentirai pas. D'ailleurs j'ai encore trois concerts à diriger ici, après celui de demain, et au troisième je serai probablement à bout de forces. Il fait un froid et une neige atroces, et je n'ai pas envie, pour quelques centaines de roubles, de me remettre en chemin de fer. Bonjour, Madame, bonjour chère adorée Madame. Laissez-moi me mettre à vos pieds et vous baiser la main et vous dire que je suis votre esclave dévoué jusqu'à la mort.

Hector Berlioz.

XXXI

Saint-Pétersbourg, palais Michel,
23 janvier 1868.

Mon Dieu, que vous êtes bonne, chère adorée Madame! J'avais pris mon parti, je croyais bien que vous ne me répondriez pas ; et voilà qu'en revenant de Moscou je trouve une charmante lettre de vous. Merci donc de tout mon cœur. Quelle impatience j'ai de vous revoir ! J'ai moins souffert du climat de Moscou que de celui-ci. Je compte les jours qui me restent encore à languir dans ces neiges. Oh! le jour où je partirai de Vienne pour aller à vos pieds à

Saint-Symphorien ! Je vous raconterai alors mon voyage qui vous serait aujourd'hui une fatigue. Sachez seulement que les Moscovites m'ont fait une réception plus chaleureuse encore que les gens de la capitale. Au premier concert, que les entrepreneurs m'ont fait donner dans l'immense salle du manège, il y avait dix mille six cents auditeurs.

Samedi prochain nous donnons ici mon cinquième, et quinze jours après mon sixième. Après cela, quelque froid qu'il fasse, je partirai pour la France, pour le soleil, pour Saint-Symphorien, pour la vie. Si vous saviez comme mes journées sont longues dans mon vaste salon, quelles ennuyeuses discussions avec les chanteuses pour l'arrangement des programmes, quelles insupportables vanités je retrouve ici, et dont j'étais depuis longtemps délivré à Paris.

Cela complète l'horrible fatigue que me causent ces concerts. J'ai déjà refusé tous ceux qu'on me propose après les six pour lesquels la Grande-Duchesse m'a engagé. Je refuse les dîners, je refuse les soirées; je suis toujours malade. Que j'aie dans trois semaines la force de courir quatre jours et quatre nuits dans la neige, c'est tout ce que je demande. Chère Madame, je vous vois d'ici préoccupée du nouveau-né, et assez péniblement préoccupée. La vie a toujours son côté triste. Je ne puis m'empêcher de vous plaindre, puisque je me plains.

C'était aujourd'hui la grande fête de la bénédiction des Eaux de la Néva; l'Empereur y était, il y avait 600 prêtres, toute la ville avait couru sur la glace. On dit que c'était fort beau. Je n'ai pas quitté ma cheminée. L'Empereur vient tous les deux ou trois jours chez mon hôtesse la Grande-Duchesse; je

ne l'ai pas encore vu. Je m'aperçois que je ne dis que des choses insignifiantes que je dois vous prier de me pardonner. Adieu, Madame, laissez-moi vous baiser respectueusement la main et veuillez me rappeler au souvenir de votre aimable famille.

Votre dévoué

Hector Berlioz.

XXXII

22 février.

Chère adorée Madame,

Je suis arrivé très exténué de Russie il y a quelques jours, et je vous écris seulement pour que vous n'ayez pas l'idée de m'envoyer une lettre à Saint-Pétersbourg ; car je m'attends à tout de votre bonté. Je vous verrai sans doute dans peu. Pour à présent je ne puis guère quitter mon lit. Quatre jours et trois nuits en chemin de fer, et la neige et les douleurs que j'ai, c'est cruel.

Je n'ai que la force de me mettre à vos pieds et de vous baiser la main.

Votre dévoué

H. Berlioz.

XXXIII

Paris, 25 mars 1868.

Chère adorée Madame,

Je vous écris au lieu d'aller vous voir. Je suis dans mon lit à Paris. J'y ai été huit jours à Nice. C'est très bizarre, j'ai fait un absurde voyage. Ma nièce ne

sait rien, mon beau-frère ne sait rien, à Grenoble on ne sait rien non plus, mais je ne puis pas vous laisser plus longtemps ignorer mon accident.

Sachez donc que je m'ennuyais à Monaco depuis deux jours, quand un matin j'ai voulu descendre à la mer par des rochers impraticables. Au bout de trois pas, mon imprudence a été manifeste, je n'ai plus pu retenir ma course, je suis tombé la tête la première sur la figure; je suis resté longtemps à terre seul, sans pouvoir me relever, et ruisselant de sang. Enfin, au bout d'un quart d'heure, j'ai pu me traîner à la villa où l'on m'a essuyé et pansé comme on a pu.

J'avais retenu ma place dans l'omnibus pour retourner à Nice, le lendemain; j'y suis retourné, mais écoutez ceci : arrivé à Nice, j'ai voulu, si défiguré que je fusse, voir la terrasse du bord de l'eau que j'aimais tant autrefois, et j'y suis monté. Je suis allé m'asseoir sur un banc; mais comme je n'y voyais pas bien la mer, je me suis levé pour changer de place, et à peine avais-je fait trois pas que je suis tombé raide, sur la figure encore, et que j'ai versé plus de sang que la veille. Deux jeunes gens qui se promenaient sur la terrasse sont venus tout épouvantés me relever et m'ont conduit par les bras à l'Hôtel des Étrangers, voisin du lieu où j'étais tombé. Je suis resté là immobile pendant huit jours au lit, et, quand j'ai eu la force, je suis revenu à Paris sans m'inquiéter de la figure que je faisais en chemin de fer. Ma belle-mère et ma domestique ont fait des cris en me voyant entrer. Depuis lors, je ne quitte pas mon lit, il y a quinze jours que je souffre sans guérir. Mon nez, mes yeux, sont dans un état pitoyable; le médecin, pour me consoler, dit que c'est un bonheur pour

moi d'avoir versé tout ce sang, sans quoi je serais resté sur le coup, le second jour surtout.

Adieu, chère Madame, j'avais besoin de vous faire savoir pourquoi je n'allais pas vous voir. J'écrirai plus tard à ma nièce qui ne sait rien. Vous au moins vous êtes bien portante, je l'espère. Adieu encore.

Votre dévoué

Hector Berlioz.

XXXIV

Mille remerciements pour votre lettre inespérée, Madame. Oui il y avait très longtemps que je ne vous avais pas écrit, et c'était en effet ma santé qui m'en avait empêché. Ma figure était guérie, mais aux suites de mon accident avait succédé un retour très violent de mon ancienne affection : j'avais des douleurs intestinales plus fortes que jamais et depuis peu des douleurs à la rotule et des crises violentes qui m'ont fait perdre le souvenir. Comment vous dire combien j'ai été touché de votre bonté! C'est votre générosité qui est venue au-devant de mes cruelles douleurs ; je perds souvent la patience ; les preuves d'intérêt comme celles-là me font un bien infini et me rendent des forces. Seulement je ne sais pas exprimer ce que je sens pour vous ; il y a quelque temps, Madame la Grande-Duchesse Hélène de Russie m'a fait écrire par son bibliothécaire pour savoir les détails de mon accident dont elle avait appris la nature par les journaux; j'ai dû lui répondre une longue lettre qui m'a horriblement fatigué et pour laquelle j'ai mis deux jours. Je me sens un peu mieux maintenant, et je suis certain que c'est

votre lettre que j'ai reçue ce matin qui m'a amené ce mieux-là. Merci, faites-moi quelquefois des surprises comme celle-là. Vous êtes bonne, je les reconnaîtrai comme je pourrai.

Ma vie est uniforme, ma belle-mère m'accompagne presque partout. Quand je sors, c'est en voiture et elle me donne le bras ; je vais tous les samedis à l'Institut signer le livre de présence, après quoi je m'en vais. Je ne peux pas rester à la séance. Je me couche à neuf heures. Impossible de lire.

Je voudrais bien reprendre un peu de forces, il me semble que j'en ferais bon usage. Peut-être cela reviendra-t-il. En attendant, je vous remercie pour le bien que vous m'avez fait ce matin.

Adieu, Madame, adieu ; écrivez-moi encore, ayez encore soin de moi. Je vous bénis de toutes mes forces. Peut-être mon courage me reviendra-t-il.

Votre dévoué

Hector Berlioz.

XXXV

Merci de votre indulgence, je puis à peine répondre, et pourtant je vais un peu mieux. Je ne puis pas pourtant écrire raisonnablement, quoique vous m'ayez donné l'exemple ; oh ! je vous envoie mille bénédictions ; ne vous fatiguez pas de m'envoyer des lettres. Les missives inutiles me rendent la vie ; ne craignez pas de m'en envoyer. Je respire à peine. Oh ! que je voudrais vous voir ; mon Dieu, n'ayez pas de regrets, je retrouve des forces par moments, je compte vos lettres ; hier, j'ai relu la dernière que, malgré vos ordres je n'avais pas encore

brûlée ; et je l'ai relue avec des larmes. Il y a des moments où vous devez avoir absolument une patience sans bornes. Soyez tranquille, je vais la brûler. Quelle absurdité ! mille pardons pour cette phrase. Je voudrais vous dire mille choses charmantes au contraire.

Toute l'affection, toute la tendresse infinie, je suis à vos pieds, l'adoration. Ne tenez pas compte de cette absurde lettre. J'écrirai moins follement la prochaine fois.

Adieu, je vous envoie tout ce que le dévouement, la tendresse peuvent trouver dans... Je vous prie de m'excuser. J'aurais mieux à vous dire si je ne souffrais pas tant. Adieu, adorée, je vous écrirai moins mal la prochaine fois.

H. Berlioz.

XXXVI

Paris (un mot effacé illisible) ou juillet.

Chère Madame,

Hier et aujourd'hui, je vais un peu mieux, j'écris plus facilement, il me semble que je vous vois ; aussi vous me pardonnez sans doute l'absurdité de la lettre que je vous ai envoyée l'autre jour. Mon cerveau s'est remonté un peu. Je n'abuserai pas de ce mieux, je me contenterai du progrès ; je me donnerai même la joie de vous envoyer une bonne nouvelle. C'est une nouvelle musicale à laquelle je ne me croyais pas accessible en ce moment ; les maîtres de la chapelle de Leipzig et d'Altenbourg viennent de m'envoyer un bref, comme si j'étais un chef de l'Église ; c'est-à-dire, ils ont donné un festival

où assistaient les sommités de toute l'Allemagne, pour entendre ma *Symphonie Fantastique* et mon *Requiem*, — les deux ouvrages entiers, avec un succès extraordinaire. Il me félicitent tous les deux en me complimentant, et en m'envoyant les congratulations des gens de la Saxe, de l'Autriche, de la Prusse et de Hambourg, et du prince de Hohenzollern, etc., etc. Ah! le *Requiem* tout entier, rien que ça !!

C'est une grande chose. Mon Dieu, que je voudrais entendre cela avec vous!

Je ne puis plus écrire. Il ne faut pas abuser du mieux.

Adieu, chère adorée Madame, vous comprendrez tout ce que je ressens.

Adieu, votre dévoué; il ne faut pas que je cherche; le mieux est ennemi du bien; dans quelque temps je pourrai encore vous donner des... je ne puis trouver le mot... pardonnez-moi.

Hector Berlioz.

XXXVII

Mardi, 28 mars.

Chère Madame,

Votre lettre m'est arrivée à midi; à une heure j'étais chez M. C...

Je l'ai vu et j'ai le regret de vous apprendre qu'il ne m'a laissé aucun espoir. Le nombre des consulats a été beaucoup diminué, les consuls dépossédés ont maintenant des droits à être replacés et il devient impossible, sans faire crier, d'introduire un *nouveau* consul. D'après ce que je vois, M. C... était fort désireux de faire réussir la chose; l'Empereur, de son côté, était bien disposé; ce sont les circonstances qui ne sont pas favorables.

Il vaut donc mieux, ce me semble, savoir positivement à quoi s'en tenir et ne pas se bercer d'espérances vaines.

Je suis bien malheureux, chère Madame, de n'avoir pas mieux réussi.

Ne manquez pas, je vous en prie, si jamais l'occasion se présente à moi de pouvoir vous être agréable de quelque façon, de m'en informer.

Je vous renvoie la lettre de M. C..., que vous êtes sans doute bien aise de conserver.

Mille et mille compliments empressés, sentiments affectueux, dévoués. Cent mille tendresses, reconnaissances et dévouement absolu.

Votre

HECTOR BERLIOZ.

P. S. — Ne faites pas trop attention à la nullité de ce billet; je suis dans un mauvais jour, et je souffre assez pour n'avoir pas trop ma tête.

A vous encore et toujours.

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD, 19, rue des Saints-Pères. — 43353.

Paris — 41 bis, rue de Châteaudun — Paris

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDÉE EN 1863. - PARAISSANT LE SAMEDI

Indispensable à tous ceux qui s'intéressent au mouvement intellectuel, social, littéraire et artistique.

REVUE SCIENTIFIQUE

FONDÉE EN 1863. - PARAISSANT LE SAMEDI

Indispensable à tous ceux qui veulent suivre le mouvement scientifique.

Prix du numéro de la Revue Bleue ou de la Revue Scientifique : 0 fr. 60

PRIX DE L'ABONNEMENT A LA REVUE BLEUE OU A LA REVUE SCIENTIFIQUE

	3 mois	6 mois	Un an
Paris	8 fr.	15 fr.	25 fr.
Départements	10 fr	18 fr.	30 fr.
Union postale	12 fr.	20 fr.	35 fr.

PRIX DE L'ABONNEMENT A LA REVUE BLEUE AVEC LA REVUE SCIENTIFIQUE

	3 mois	6 mois	Un an
Paris	14 fr.	25 fr.	45 fr.
Départements	16 fr.	30 fr.	50 fr.
Union postale	18 fr.	35 fr.	55 fr.

Aux Éditions de la Revue Bleue et de la Revue Scientifique

viennent de paraître

La Conception morale et civique de l'enseignement, par ALFRED FOUILLÉE, de l'Institut 2 50
La Psychologie du mysticisme, par E. BOUTROUX, de l'Institut . . . . » 75
Un Pape à l'époque de la Renaissance : Jules II, par E. GEBHART, de l'Institut . . . . . » 75
Le Centenaire d'Edgar Quinet, par H. MICHEL, professeur à l'Université de Paris . . . . . » 75
Waldeck-Rousseau, par J.-ERNEST-CHARLES 1 50
La Criminalité juvénile, par le Dr GARNIER . . . . . » 75
Le Vêtement féminin et l'Hygiène, par le Dr FRANTZ-GLÉNARD . . . . 1 »
Le Crédit de la Science, par SULLY-PRUDHOMME, de l'Académie française » 75
Les trois dictions, par G. BERR, professeur au Conservatoire, et RENÉ DELBOST 3 50

BOSTON PUBLIC LIBRARY
3 9999 05498 396 8

Boston Public Library
Central Library, Copley Square

Division of
Reference and Research Services

Music Department

The Date Due Card in the pocket indicates the date on or before which this book should be returned to the Library.

Please do not remove cards from this pocket.